



BRILL

Notes sur l'histoire de la céramique chinoise

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 22, No. 1 (Mar., 1923), pp. 1-54

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526680>

Accessed: 19/02/2011 06:47

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA CÉRAMIQUE CHINOISE

PAR

PAUL PELLIOT.



[*The Pottery and Porcelain Factories of China. Their geographical distribution and periods of activity*, par A. L. HETHERINGTON, Londres, Kegan Paul, 1921, in-8, pp. 15, avec carte; 10 sh. 6 d.

The Early Ceramic Wares of China, par A. L. HETHERINGTON, avec introduction de R. L. Hobson, Londres, Benn brothers, 1922, in-4, p. xviii + 160, avec 45 pl., dont 6 en couleur; 63 sh.]

Il y a vingt ans encore, le collectionneur de céramique chinoise en Europe ou en Amérique ne s'intéressait guère qu'aux porcelaines classiques des Ming, de K'ang-hi, de K'ien-long; tout au plus, en tête de série et par manière d'introduction tenait-il à faire figurer quelques pièces qu'il croyait Song. Les conditions ont bien changé. Pour poser les rails des chemins de fer, il a fallu éventrer des milliers et des milliers de tombeaux. Leur contenu a éveillé la curiosité, alimenté un marché, soulevé des problèmes nombreux. Les connaissances se sont précisées à mesure que les objets arrivaient plus abondants. Le pionnier de ces recherches, Bushell, est mort en 1908. Mais, dès 1909, M. B. Laufer publiait son bel ouvrage, devenu rare, *Chinese Pottery of the Han Dynasty*, et M. R. L. Hobson, après une série d'articles écrits pour le *Burlington Magazine* en

1909—1910, faisait paraître en 1915 les deux volumes de *Chinese Pottery and Porcelain*, oeuvre d'artiste et de savant, que sa valeur même a rendu malheureusement aujourd'hui d'un prix inaccessible à qui n'est pas millionnaire ou marchand. Depuis 1915, bien des pièces ont été encore réunies qui apportent des données nouvelles, principalement en ce qui concerne la céramique des T'ang; M. Hobsou en a parlé, d'après les magnifiques exemplaires de la collection Eumorfopoulos, dans le *Burlington Magazine* de 1919—1921. M. HETHERINGTON, qui appartient au petit groupe des amateurs anglais de céramique chinoise archaïque, a voulu mettre à la disposition du public d'abord une carte des centres de production céramique anciens et modernes, puis un livre qui, tout en dressant un état exact de ce qu'on sait actuellement, initiât en même temps plus ou moins à la civilisation chinoise elle-même et fût en tout cas, et à tous points de vue, plus accessible que les ouvrages savants et presque introuvables de MM. Laufer et Hobson.

Le répertoire des centres de production, qui les classe d'abord par provinces, puis par dynasties, et les situe ensuite sur une carte, est un aide-mémoire commode, mais nécessairement provisoire. Les géographies chinoises indiquent, pour l'époque contemporaine elle-même, bien des centres de production que les ouvrages européens n'ont pas encore signalés. C'est ainsi que, pour le Fou-kien, M. H. ne mentionne aucune fabrication de porcelaine dans la préfecture de Fou-tcheou. Or la *Description Générale du Fou-kien* de 1868 (*Fou kien t'ong tche*, ch. 59, fol. 28 v^o) spécifie que deux endroits de la sous-préfecture de 屏南 P'ing-nan, appelés 村頭 Ts'ouen-t'ou et 前村 Ts'ien-ts'ouen, fabriquent des porcelaines grossières (土瓷器 *t'ou ts'eu-k'i*) qui suffisent à l'usage local des deux sous-préfectures de P'ing-nan et de 古田 Kou-t'ien. On pourrait citer nombre de cas analogues. Et il en est de même pour l'époque ancienne. C'est ainsi que j'aurai plus loin à dire un mot d'un

ancien centre de fabrication du Sseu-tch'ouan qui, pour autant que je sache, n'avait pas été relevé jusqu'ici. Par contre, M. H. n'a pas fait état, dans la province du Tche-li, du centre de fabrication de porcelaine indiqué par M. Laufer pour le X^e siècle à 幽州 Yeoutcheou, c'est-à-dire dans la préfecture de Yong-p'ing au Tche-li. Je ne sais ce qui a déterminé cette exclusion, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, elle me paraît justifiée, au moins pour la porcelaine; le texte qu'invoquait dans le cas présent M. Laufer¹⁾ ne parle pas en effet de porcelaine (*ts'eu-k'i*), mais de 琉璃 *lieou-li*.

Le second ouvrage de M. H. est beaucoup plus important. Il met à profit toutes les recherches antérieures, y compris ce qu'on a appris de nouveau sur la céramique T'ang postérieurement à la publication du livre de M. Hobson. En outre, des chapitres de considérations générales, un aperçu historique, des traits de moeurs ou des anecdotes jetés au milieu et à propos des objets décrits enveloppent peu à peu le lecteur non spécialiste d'une atmosphère favorable à l'intelligence sympathique de l'art chinois.

Je ne souscrirais pas à tout ce que M. H. dit du passé légendaire ou historique de la Chine, par exemple à propos du code criminel de l'empereur Chouen, ou encore de 金天 Kin-t'ien et de l'origine du caractère 天 *t'ien* (p. 9 et 147), et on pourrait relever que Khubilai est le petit-fils — et non le fils — de Gengiskhan (p. 21), ou que l'*Astrée* est un roman et non une pièce de théâtre (p. 107), mais il serait sans intérêt d'allonger ces *errata* qui n'ont guère à voir avec l'histoire même de la céramique. C'est uniquement de la céramique, de son histoire et de son interprétation que je veux parler ici.

Les illustrations de M. H. ont été choisies parmi les exemplaires «moyens» qu'un collectionneur avisé a chance de rencontrer; du

1) B. Laufer, *The beginnings of porcelain in China*, Chicago, 1917, in-8 (Field Mus. of Nat. Hist., Publ. 192), p. 99.

moins est-ce ce que l'auteur annonce dans son introduction. Certaines n'en sont pas moins exceptionnelles, comme le magnifique chameau de la collection Eumorfopoulos qui sert de frontispice. Toutes ces illustrations sont fort bien tirées. Je doute que le cheval de la pl. 3, fig. 4, avec son type alourdi, son harnachement, ses étriers, puisse être des Han. Pour la « pilgrim bottle » de la pl. 12, fig. 1 (hellénisante, dit M. H. après M. Hobson, mais aussi, me semble-t-il, iranisante), il eût valu de rappeler l'exemplaire presque identique et de relief plus net qui appartient à M. Eumorfopoulos et a été reproduit par M. Hobson (t. I, pl. 13, fig. 2)¹⁾. En ce qui concerne le personnage de la collection Eumorfopoulos qui porte sur sa coiffure un pigeon (?) aux ailes éployées s'abattant comme un Saint-Esprit (pl. 11), suffit-il de dire que c'est un « official with bird headdress » ? M. Hetherington suit ici M. Hobson qui, après avoir songé dans le *Burlington Magazine* de 1919 (II, 25) à voir dans ce personnage un prêtre manichéen, a dit depuis lors (*ibid.*, 1921, I, 20 et pl. I), à propos d'un personnage semblable et de son compagnon trouvés dans une tombe en même temps qu'une inscription de 728, qu'ils étaient « evidently persons of standing, probably ministers, if we may judge by their dress ». Mais il n'est pas à ma connaissance que les fonctionnaires aient jamais porté en Chine, avant ou après les T'ang, aucune coiffure de ce genre; les portraits de donateurs des grands sanctuaires bouddhiques l'ignorent. Les vraisemblances me paraissent être plutôt que les prétendus « officials » soient des personnages de cette mythologie populaire chinoise, sans doute matinée d'influences étrangères, que les bas-reliefs des Han et les statuettes funéraires des « six dynasties » et des T'ang nous révèlent peu à peu, mais que le silence presque absolu des textes dominés par l'orthodoxie confucéenne ne nous

1) Sur ces « pilgrim bottles », cf. l'article de M. Hamilton Bell dans le *Burlington Magazine* d'août 1914, et aussi celui de M. Hobson, *ibid.*, nov. 1919.

permet pas encore d'interpréter. Si nous avons ici affaire à des « ministres », ils seraient, dans mon hypothèse, des ministres de l'au-delà.

Ceci dit, je voudrais, à propos parfois du livre de M. H., mais encore plus en partant de l'ouvrage de M. Hobson qui lui a tant servi, formuler un certain nombre de remarques. L'étude de la céramique chinoise ancienne a été poussée surtout en Angleterre et en Amérique, par des spécialistes ayant de l'œil et du goût, et à qui des collections importantes comme celle de M. Eumorfopoulos ou celle de M. Peters fournissaient les matériaux en abondance. Ces spécialistes étaient ou sont plus archéologues que philologues : dans le cas présent, c'est évidemment tant mieux. Il n'en reste pas moins qu'ils doivent interpréter les résultats de leur expérience, faire des hypothèses, et que là la sensibilité la plus délicate a parfois profit à pouvoir s'appuyer sur des textes. Or les historiens de la céramique chinoise n'ont eu et n'ont souvent encore à leur disposition que des versions suspectes, peu précises ou même lourdement erronées. Bushell, qui a tant fait pour l'archéologie et l'art chinois, ne connaissait pas très bien la langue. Comme d'autres, il rencontrait en outre, dans des compilations, des citations qu'il ne s'attachait pas à rechercher dans les sources originales pour s'y assurer du texte et du contexte. La traduction du 陶說 *T'ao chouo*, qu'il n'avait pas publiée, mais qu'on a fait paraître en 1910, donc après sa mort, sous le titre de *Description of Chinese Pottery and Porcelain*, est une suite d'à-peu-près qui a beaucoup servi, mais qui parfois a nui¹⁾. C'est une œuvre à reprendre ; elle exigera un long

1) Bushell avait exécuté une première version du *T'ao chouo* à son propre usage, puis fit de cette traduction une "révision complète" quand il en envoya le manuscrit en 1891 à MM. Laffan et Walters, qui en projetaient alors la publication. Mais finalement la publication n'eut pas lieu, et Bushell se contenta d'utiliser de nombreux passages du *T'ao chouo* dans son ouvrage *Oriental Ceramic Art, Collection of W. T. Walters*, paru en 1899. J'ignore si Bushell avait alors le sentiment que son travail n'était pas au point.

temps. En attendant, certaines erreurs s'aggravent en se répétant, Je ne crois donc pas inutile de soumettre dès maintenant à l'appréciation de M. Hobson et de ses émules, auxquels je dois tant pour tout ce qu'ils m'ont appris, quelques observations, réserves, ou même corrections, qui sont avant tout celles d'un philologue.

I. — Pour la période archaïque, ni M. Hobson ni M. Hetherington ne rapportent aucun objet au temps des Yin (1768 [ou 1558] à 1122 [ou 1050] av. J.-C.); quant aux Tcheou (1122 [ou 1050] à 255 av. J.-C.)¹⁾, ils n'en connaissent encore, comme M. Laufer en 1909, que de rares specimen d'une poterie grossière, souvent striée de hachures, et dont le type le plus caractéristique serait ces récipients trilobés où M. d'Ardenne de Tizac propose de voir l'imitation du pis de la vache²⁾. C'est, dit M. Hobson (I, 3) «a purely utilitarian ware of simple form, unglazed and almost devoid of ornament». Tel est encore l'avis de M. Hetherington, et, tout récemment, M. Rücker-Embsden déclarait à son tour que la céramique des Tcheou était «äusserst primitiv».

Ces conclusions répondent en apparence aux données immédiates dont les historiens de la céramique chinoise ont disposé jusqu'ici; en tout état de cause, elles n'en étaient pas moins en soi fort surprenantes. Était-il vraisemblable que les admirables bronziers que furent les Chinois du premier et même du deuxième millénaire avant notre ère n'eussent pas été capables de cuire d'autres pots que la céramique vraiment grossière qu'on nous montrait? Il semble qu'on puisse aujourd'hui entrevoir la solution du problème. A vrai dire,

1) La première chronologie est celle dite du *T'ong kien kang mou*; la seconde résulte du *Tchou chou ki nien*. Jusqu'à présent, nous devons admettre ce flottement d'environ deux siècles pour la chronologie chinoise du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

2) D'Ardenne de Tizac, *Les animaux dans l'art chinois*, Paris, A. Lévy, [1922,] in-folio, p. 6. Il me paraît y avoir à cette explication séduisante une objection assez sérieuse. Si les Chinois se sont inspirés ici du pis de la vache, pourquoi leur vase n'est-il qu'à trois lobes, alors que la vache a quatre pis?

cette solution s'est fait attendre. Depuis vingt ans, le site de l'ancienne capitale des Yin au Ho-nan a livré un grand nombre d'écailles de tortue et d'os inscrits, qui nous ont rendu pour la première fois un témoignage authentique de ce qu'était l'écriture chinoise dans le deuxième millénaire avant notre ère¹⁾. Tant en envoyant son frère sur les lieux qu'en s'y rendant lui-même en 1914, l'érudite bien connu M. Lo Tchen-yu a réuni un certain nombre d'autres débris provenant du même site, et les a publiés sous le titre de **殷虛古器物圖錄** *Yin hsiu kou k'i wou t'ou lou*²⁾. Il y a là une cinquantaine d'objets: travaux en corne de rhinocéros³⁾, en ivoire⁴⁾; pointes de flèches, épingles de tête et ornements divers en os; fragments d'objets en jade; «pierres sonores» polies; disque en **珧** *yao*⁵⁾; cauries véritables et en *yao*⁶⁾; magnifique anse de vase

1) Il n'y a pas à douter de la réalité de la découverte de ces écailles et os inscrits, faite à **小屯** Siao-t'ouen, c'est-à-dire à 5 li au Nord-Ouest de Tchang-tô-fou du Honan. Quant à leur date, M. Lo Tchen-yu l'a immédiatement fixée au temps des Yin, et le sinologue européen qui s'est le plus occupé de ces inscriptions, M. Hopkins, après avoir mis lui-même en avant une date plus récente, s'est aujourd'hui rallié sans réserves aux conclusions de M. Lo. Je dois ajouter que, si les écailles et os inscrits authentiques datent bien des Yin, on a fabriqué, depuis les premières trouvailles, pas mal de faux. Je crois en particulier qu'il faut considérer comme des faux les pièces publiées par M. Hopkins dans le *J.R.A.S.* de juillet et octobre 1913.

2) Cet opuscule in-folio, dont les planches sont fort bonnes, a paru en 1916—1917 dans les livraisons 4—6 de la précieuse revue archéologique **藝術叢編** *Yi chou ts'ong pien* publiée à Changhai grâce à la générosité de M. Hardoon.

3) Il est intéressant, vu les discussions qui se sont élevées entre M. Giles et M. Laufer au sujet de la connaissance du rhinocéros dans la Chine archaïque, de retrouver un travail du temps des Yin en corne de rhinocéros. M. Lo est formel sur la matière dont l'objet est fait. Les textes les plus anciens parlaient d'armures en cuir de rhinocéros, mais rien n'indiquait que les Chinois eussent également travaillé la corne du rhinocéros aussi tôt (sauf pour les coupes dites **兕觥** *sseu-kong*, dont la nature est toutefois controversée).

4) D'après l'article japonais que je vais citer quelques lignes plus loin, cet ivoire serait celui d'une variété de l'espèce *Stegodon*, aujourd'hui éteinte.

5) **珧** *yao* désigne en principe une coquille nacrée; je ne sais pas exactement à quelle coquille M. Lo applique ce nom ici.

6) Ce sont les deux seules sortes que fournirait, selon M. Lo, le site des Yin. Les cauries véritables auraient donc été l'objet d'une première imitation en *yao*; ce n'est qu'à

en bronze incrustée de ce qui doit être des turquoises¹⁾; os « en queue de poisson » polis²⁾; cornes d'animaux, dents d'éléphant, coquilles

la fin des Yin ou au début des Tcheou qu'on aurait fait des cauries en os, et encore plus tard en bronze; ces derniers, appelés 蟻鼻錢 *yi-pi-ts'ien* ("monnaies en nez de fourmi") ont parfois des inscriptions, dont le type d'écriture est de la fin des Tcheou.

1) Ce fragment suppose un art du bronze extrêmement développé. En fait, M. Lo admet que la localité actuelle 小屯 Siao-t'ouen, d'où proviennent tous les os et écailles inscrits des Yin, est la même que le 河亶甲城 Ho-tan-kia-tch'eng ou "Ville de Ho-tan-kia" (c'est le nom d'un souverain des Yin), que les compilateurs du *Po kou t'ou lou*, dans la première moitié du XII^e siècle, indiquent comme le lieu de provenance d'un certain nombre des bronzes qu'ils reproduisent. Cette localisation de la ville de Ho-tan-kia est en effet celle qui, antérieurement aux découvertes contemporaines, est indiquée déjà dans le 彰德府志 *Tchang tö fou tche*. Il est toutefois surprenant que le site ayant été ainsi déjà reconnu et identifié sous les Song, on ne dise rien sous les Song des écailles et os inscrits. Et d'autre part, il semble bien que, depuis vingt ans, le site n'ait rendu que fort peu de bronzes. L'explication est peut-être la suivante. La ville ancienne est assez vaste, entourée de trois côtés par la rivière 洹 Yuan. Le terrain où on trouve les écailles et os inscrits n'a par contre qu'une superficie d'une quarantaine de *meou*, soit environ 2 hectares et demi; et les paysans y vont chercher ces écailles à une profondeur de 5 à 6 mètres; telles sont du moins les indications que donne M. Lo Tchen-yu quand il raconte sa visite de 1914 à Siao-t'ouen dans son 五十日夢痕錄 *Wou che je mong hen lou* (éd. du *Siou t'ang ts'ong k'o*, ff. 20—21). Dans ces conditions, il est très possible que le hasard ait fait découvrir sous les Song un ou des emplacements assez riches en bronzes anciens, mais sans qu'on ait éventré le sol là même où était l'ancien dépôt des écailles et os à inscriptions divinatoires. Quant aux "pierres précieuses" incrustées dans le bronze, M. Lo dit qu'il n'est pas en mesure de les identifier, mais qu'elles sont "vertes comme les [plumes du] martin-pêcheur" (綠如翠); cette comparaison est classique en matière de céramique pour la couleur que nous appelons "bleu turquoise", et j'incline fort à penser qu'il s'agit de turquoises. Les Chinois modernes connaissent et apprécient peu la turquoise, et peut-être est-ce pourquoi M. Lo n'a pas songé à elle. D'autre part, dans ses *Notes on turquois in the East* parues en 1913, M. Laufer pensait que la Chine ancienne avait ignoré la turquoise. Mais, depuis 1913, il est venu en Europe d'anciens bronzes incrustés de turquoises qui datent au moins des Han. Le fragment très archaïque publié par M. Lo, même s'il ne provenait pas réellement de Siao-t'ouen, — car il n'est pas de ceux que M. Lo a ramassés lui-même, — montre qu'il en était déjà de même à une époque beaucoup plus ancienne. Personnellement, je ne suis pas éloigné de penser que 碧 *pi* a désigné dans la Chine ancienne, et peut-être primitivement, la turquoise.

2) 鯨尾 *cha-wei*, "queues de requin", dit M. Lo, qui ajoute qu'elles sont en os, polies et par endroits granulées, et qu'il ignore leur usage. Ce sont en tout cas des os d'apparence singulière, qui, sur la planche, rappellent plutôt des bois de cervidés.

de bivalves¹⁾. Mais, par une singulière malchance, dans cette collection si variée on ne trouve pas le moindre fragment de céramique.

Un récent article de la *Kokka* montre que cette lacune est toute fortuite. L'admirable institution de recherche philologique qu'est l'Université de Kyōto s'est aussi préoccupée du site des Yin, et a recueilli pour son Musée une collection importante d'objets qui en proviennent, en particulier des os travaillés, des ivoires dont quelques uns incrustés de gemmes, et enfin des fragments de céramique blanche (白色土器). C'est cette collection que M. 濱田耕作 Hamada Kōsaku a décrite sommairement dans la *Kokka* de décembre 1921 (n° 379)²⁾. Or la décoration de cette céramique, avec ses «lignes de tonnerre» (雷紋 *lei-wen*), sortes de grecques à angles droits ou aigus, est du même style puissant et savant que celle des bronzes, des ivoires et des os; les figures 6 et 7 de l'article de M. Hamada ne laissent à ce point de vue aucun doute. M. Hamada en conclut qu'il y a eu dès les Yin un «Herrenstil» et un «Bauerstil»; entendez qu'on a fait de bonne et de mauvaise poterie; c'est de la bonne, destinée aux classes supérieures et aux usages rituels, que le Musée de l'Université de Kyōto possède des fragments. Quant à la poterie des Tcheou publiée jusqu'ici par les Européens, c'est de la poterie populaire ou funéraire; mais il y en avait sûrement d'autre qui nous échappe encore.

Même pour la poterie grossière des Tcheou, peut-être est-il possible d'ajouter quelques types à ceux de MM. Hobson et Hetherington. Ici encore, je dois faire intervenir le nom de M. Lo Tchen-yu.

1) M. Lo a montré de ces bivalves, assez grands, à des naturalistes japonais qui n'ont pu les identifier. Ils sont, paraît-il, extrêmement abondants à Siao-t'ouen; dans l'amoncèlement des débris abandonnés sur le sol par les paysans parce que non inscrits, il y aurait autant de ces bivalves que d'écailles de tortue et d'os.

2) M. Hamada renvoie en outre à un article sur la céramique chinoise archaïque publié par lui dans un numéro antérieur de la *Kokka*; mais je ne retrouve pas cet article dans l'édition anglaise de la *Kokka*, qui est la seule que j'aie à ma disposition pour le numéro en question.

Dans les n^{os} 7—12 du *Yi chou ts'ong pien*, M^r Lo a publié en 1917 un ouvrage en 4 chapitres intitulé 古明器圖錄 *Kou ming k'i tou lou* ou «Répertoire illustré des anciens mobiliers funéraires»; c'est un répertoire de cette céramique d'outre-tombe qui rentrait dans la catégorie générale des *ming-k'i* ou «ustensiles pour l'âme», avec spécimens allant de l'antiquité jusqu'aux T'ang et même jusqu'aux Song. Or il y a parmi eux deux statuettes, une coupe tripode du type 罍 *kia* et cinq pots dits 鼻尊 *hiao-tsouen* ou «vases au hibou», que M. Lo donne comme du temps des «trois dynasties» (Hia, Yin, Tcheou), c'est-à-dire, dans le cas présent, plutôt des Tcheou. Ce sont tous objets d'une facture assez primitive et grossière, s'alliant en somme avec leur destination funéraire, bien moins savamment élaborés que le «vase au hibou» en céramique appartenant au Musée Cernuschi et qui est reproduit dans *Les animaux dans l'art chinois*, pl. II B¹).

A partir des Han, la céramique chinoise, étant parfois peinte

1) Il résulte du *Wou che je mong hen lou*, 26 v^o, que tout ou partie de ces pièces des «trois dynasties» acquises par M. Lo venaient du Chan-si; celles des Han avaient été exhumées au Chàn-si; celles des «six dynasties», à 磁州 *Ts'eu-tcheou*; celles des T'ang, dans le Honan, surtout au Sud du Fleuve Jaune. De ces «vases au hibou» en céramique, il faut naturellement rapprocher les «vases au hibou» en bronze, auxquels Sir Hercules Read a consacré une notice dans le *Burlington Magazine* de janvier 1919 (p. 10—15), à propos du magnifique spécimen de la collection Eumorfopoulos. Aux trois exemplaires connus de Sir H. Read (celui de New-York a été reproduit récemment par M^r Rostovtseff, *Iranians and Greeks in Southern Russia*), il faut ajouter aujourd'hui celui de la collection Peytel, reproduit dans *Les animaux dans l'art chinois*, pl. II A. Tout en disant avec raison que le bronze de M. Eumorfopoulos était le plus ancien des trois qu'il connaissait alors, Sir H. Read notait que celui qui est conservé dans une collection japonaise était attribué aux Han dans le n^o 336 de la *Kokka* par suite de son analogie avec un vase en céramique qui serait des Han. Mais, en se reportant au n^o 336 de la *Kokka* (mai 1918, p. 239 de l'édition anglaise), on voit que le vase en céramique en question est un «vase au hibou» donné au Musée de l'Université de Kyoto par M. Lo Tchen-yu, c'est-à-dire évidemment l'un de ceux que M^r Lo a publiés lui-même dans son *Kou ming k'i t'ou lou* en les datant des Tcheou (ou plus vaguement des «Trois dynasties»). Je considère, pour ma part, le vase de la collection Eumorfopoulos comme un vase des Tcheou, et j'incline à m'en tenir à l'opinion exprimée par M. Lo en 1917 pour les «vases au hibou» de céramique, qui seraient bien du «meuble funéraire» des Tcheou.

et souvent vernissée, a attiré davantage l'attention des amateurs européens; en particulier il s'est constitué de larges séries de statuettes funéraires (dont assez peu d'ailleurs remontent aux Han). Mais je ne vois pas pourquoi, dans les publications concernant la céramique chinoise, il n'est fait aucune place aux briques, aux dalles et colonnes de terre cuite et aux tuiles terminales de toiture (*watang*)¹⁾. Pour n'être pas vernissée, cette céramique, tantôt modelée, tantôt moulée ou estampée, offre un vif intérêt et est, à certains égards, presque aussi représentative de l'art des Han que les dalles de pierre des chambrettes funéraires.

II. — Pour l'époque la plus ancienne de la céramique en Chine, des témoignages littéraires ont été invoqués, le plus souvent d'après la traduction du *T'ao choou* due à Bushell. Bon nombre de ces témoignages proviennent d'ouvrages tardifs ou sans valeur. Certains cependant valent d'être précisés ou rectifiés.

1^o Le témoignage de Sseu-ma Ts'ien doit toujours peser de quelque poids. Or l'historien dit de l'empereur Chouen qu'il « façonna des vases d'argile au bord du fleuve; il fabriqua des ustensiles divers à 壽丘 Cheou-k'ieou »²⁾. L'époque de Chouen, vers 2000 av. J.-C.,

1) Le 4^e chapitre du *Kou ming k'i t'ou lou* de M. Lo est en réalité un appendice reproduisant non des *ming-k'i*, mais une série de briques qui ornaient l'intérieur d'un caveau funéraire. L'intérêt de ces briques, dont la provenance n'est pas indiquée, est que chacune d'elles représente un fils pieux ou une femme vertueuse; par là cette décoration se relie à celle de certaines chambrettes funéraires des Han. Mais ces briques sont bien postérieures; beaucoup en effet portent, inscrit après coup mais, semble-t-il, au temps même de la construction du tombeau, le nom du personnage représenté. Or l'un d'eux est 田真 T'ien Tchen que la tradition ne fait vivre que sous les Souei, circa 600 A.D. (cf. *T'ou chou tsi tch'eng*, Hio-hing-tien, ch. 184, f^o 14 v^o). Un autre est appelé 鮑山 Pao Chan; d'après la scène représentée, c'est évidemment le même que, sur la foi du *Chün si t'ong tche*, le *T'ou chou tsi tch'eng* (*ibid.*, f^o 16 r^o) appelle 鮑出 Pao Tch'ou, et qui devait vivre aussi sous les Souei; il n'est pas du tout exclu que la tradition moderne ait estropié le nom. Il y a chez MM. Loo et C^{ie} plusieurs briques qui me paraissent provenir d'une série analogue.

2) Cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 72 et 74; Bushell, *Chinese Pottery and Porcelain*, p. 32; Hobson, *Chin. Pott. and Porcel.*, I, 1.

était aussi légendaire au temps de Sseu-ma Ts'ien vers 100 av. J.-C. qu'elle l'est aujourd'hui pour nous; il n'en reste pas moins que les traditions relatives à ses divers exploits ont chance de s'être cristallisées dans des sites où elles paraissaient acceptables; le «Bord du Fleuve» et Cheou-k'ieou désignent donc peut-être de très anciens centres de quelque importance pour la fabrication de la céramique. A vrai dire, le «Bord du Fleuve» (河濱 *ho-pin*) n'est pas en soi un nom de lieu, malgré le dictionnaire de Giles (s. v. 瀕 *yu*) et malgré Bushell suivi par M. Hobson, pas plus que ne l'est par exemple 河上 *ho-chang* qui s'emploie dans le même sens; et par ailleurs les divagations du Fleuve Jaune ne permettent pas de se fier aux cartes modernes pour tracer la ligne que représentait anciennement le «bord du Fleuve». Mais les commentateurs sont intervenus. Au III^e siècle, 皇甫謐 Houang-fou Mi ne doute pas que le «bord du Fleuve» désigne ici le 陶丘亭 T'ao-k'ieou-t'ing, localité dont le nom peut signifier «Colline de la poterie», et qui était un peu au Sud-Ouest de la ville de 定陶 Ting-t'ao, située au Chan-tong, au Sud de la rivière 濟 Tsi, et dans le nom de laquelle entre également le mot *t'ao*, «poterie». Et au VIII^e siècle, le commentateur Tchang Cheou-tsie note en effet qu'on fait des vases en céramique (*wa-k'i*) au «bord du Fleuve» à 曹州 Ts'ao-tcheou, c'est-à-dire dans la ville préfectorale dont dépendait Ting-t'ao¹). Sans doute, un grand ouvrage géographique du VII^e siècle, le 括地志 *Koua ti tche*, veut au contraire que le «bord du Fleuve» désigne ici 陶城 T'ao-tch'eng, la «Ville de la poterie»(?), qui se trouvait sous les T'ang à 30 *li* au Nord de la sous-préfecture de 河東 Ho-tong dans le Chan-si, et où l'auteur du *Koua ti tche*

1) Pour un autre T'ao-k'ieou mentionné dans le "Tribut de Yu" et dans Sseu-ma Ts'ien, cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 144; il est d'ailleurs plus que probable que le T'ao-k'ieou près de Ting-t'ao a été ainsi nommé par suite d'une mauvaise identification avec le T'ao-k'ieou, de site indéterminé, qui était nommé dans le "Tribut de Yu" du *Chou king* et dans Sseu-ma Ts'ien. Cf. aussi Wedemeyer, dans *Hirth Annivers. Volume*, 527—533.

place la capitale de Chouen. Nous en concluons seulement que T'ao-tch'eng du Chan-si comme Ting-t'ao du Chan-tong ont pu être anciennement des centres de production céramique. Reste Cheou-k'ieou, que les commentateurs sont d'accord pour identifier à une hauteur proche de K'iu-feou au Chan-tong; nous serions mieux assurés d'y chercher un ancien centre de production céramique si Sseu-ma Ts'ien avait spécifié la matière dont étaient faits les «ustensiles divers» que Chouen y fabriqua.

2° La plupart des textes qui parlent des potiers de la haute antiquité sont tardifs ou légendaires. M. Hobson a donc eu raison (I, 2) de recueillir le texte du *Tso tchouan* cité par le *King tō tchen t'ao lou*; mais la version qu'il en donne est inexacte. Le passage original se trouve à la 25^e année du duc Siang (Legge, *Ch. Cl.*, V, 516; Couvreur, *Tch'ouen Ts'iou*, II, 435). L'expression 陶正 *t'ao-tcheng* ne signifie pas «best potter», mais «directeur des potiers», et «he wedded him to a descendant of his imperial ancestors» est un contresens. Le texte dit que Ngo-fou, le directeur des potiers, était un descendant de l'empereur Chouen et que le roi Wou donna sa fille aînée en mariage au fils de Ngo-fou. Mais cette «direction des potiers» était une charge de cour comme une autre, et c'est, à mon sens, forcer la note que d'y chercher la marque d'une estime particulière pour les artisans de l'argile.

3° M. Hobson (I, 3) s'exprime comme suit; «The taste of the time [of the Chou] is reflected in a sentence which occurs in the *Kuan-tz'ü*, a work of the fifth century B.C.: «Ornamentation detracts from the merit of pottery». The words used for ornamentation are *wên ts'ai* 文彩 (lit. pattern, bright colours), and they seem to imply a knowledge of some means of colouring the ware...» Traduction et déduction viennent de passer dans O. Rucker-Embden, *Chinesische Frühkeramik*, Leipzig, 1922, in-4^o, p. 14¹). Sans m'arrêter

1) M. Rucker-Embden invoque, comme une confirmation éventuelle de l'hypothèse de

autrement à la date incertaine du *Kouan tseu*¹⁾, je dois bien dire que la traduction donnée par M. Hobson est indéfendable. Le passage original, que M. Hobson n'a connu que par le *King tō tchen t'ao lou*, se trouve en réalité dans la section 52, au milieu du chapitre 17, et est ainsi conçu: 文采纂組者燔功之審也 «Les étoffes à ramages et les rubans écarlates, c'est un four où on brûle le travail». Qu'est-ce à dire? L'auteur vient de montrer que la prospérité ou le malheur d'un état dépendent du prince. Il a dit entre autres: «Quand le prince aime les étoffes à ramages, le travail des femmes est gâté» (主好文采則女工靡), et un peu plus loin: «Quand l'homme ne cultive pas le sol, quand la femme ne s'occupe pas de soieries noires (女不緇), quand les artisans consacrent leur efforts à des travaux inutiles, on a beau désirer avoir les produits du sol et que les greniers soient remplis; on ne peut l'obtenir». Par voie de comparaison, il ajoute alors que si les femmes se livrent à l'élaboration de ces étoffes brillantes et de ces rubans de couleur au lieu de se consacrer à leur vraie tâche qui est d'ouvrer des soieries noires unies, leur peine est perdue comme le sont des matériaux consumés dans un four. Dans un édit de 142 av. J.-C., l'empereur King des Han reprend la même idée, en partie avec les mêmes termes, quand il dit (*Ts'ien han chou*, V, 4 r⁰): 錦繡纂組害女紅者也 «Brocards, broderies et rubans écarlates, c'est la ruine du travail de la femme», ajoutant que «la ruine du travail de la femme est le commencement du froid» (parce que le peuple n'a plus assez d'étoffes pour se

M. Hobson, un passage de Tchouang-tseu; il faut que M. Rücker-Embsen, qui a trouvé ce passage dans Münsterberg, ne se soit pas reporté au texte original où il est expressément question d'une coupe sacrificielle non pas en céramique, mais en bois.

1) L'auteur nominal du *Kouan tseu*, 管仲 Kouan Tchong, vivait au VII^e siècle av. J.-C.; l'indication du V^e siècle est une vieille inadvertance des *Notes on Chinese literature* de Wylie. Mais *Kouan tseu* est au moins très interpolé, et on ne peut faire état chronologique d'aucun passage sans y regarder de très près.

vêtir)¹). Comme on le voit, ni dans le développement général de *Kouan tseu*, ni dans la comparaison, il n'est vraiment question de céramique, et la seule raison qui ait pu motiver la citation de ce passage par la compilation du *King tō tchen t'ao lou* est l'emploi du mot *yao*, «four»²).

III. — Les centres de production de la céramique des Han sont jusqu'ici inconnus. M. Hobson (I, 15) a cependant indiqué déjà que le *King tō tchen t'ao lou* (IX, 3 r⁰) cite le *Tcheng tseu tong* du XVII^e siècle, lequel à son tour renvoie au «*Han chou*», pour une mention d'anciens ateliers de poterie de l'empereur Wou (140—87 av. J.-C.) des Han, qui auraient été situés dans le 南山 Nan-chan. Et M. Hobson suppose qu'il peut s'agir du Nan-chan près de 隴州 Long-tcheou au Chàn-si.

Le texte est en effet intéressant, et il vaut d'y regarder de plus près. L'usage chinois est que «*Han chou*» employé seul désigne l'*Histoire des Han antérieurs*, celle due à Pan Kou; je ne crois pas

1) On sait que dans l'expression 女工 *niu-kong*, "travail de la femme", le second caractère s'écrit indifféremment 工, 功 ou 紅. L'expression qu'à la suite des commentateurs j'ai rendue seulement par "rubans écarlates" pourrait désigner deux sortes de rubans de couleur.

2) A vrai dire, l'emploi de ce mot 窰 *yao* est ici assez surprenant, car il désigne généralement et uniquement un four à potier; les dictionnaires indigènes ne relèvent pas l'acception spéciale que le mot paraît prendre ici dans *Kouan tseu*, encore que ce soit sans doute le plus ancien exemple du mot dans la littérature chinoise. A la rigueur, si on n'admettait pas que *yao* pût s'employer autrement qu'au sens spécifique de "four à potier", il faudrait conclure que la comparaison porte sur des accidents de cuisson qui détruisent les vases; mais de toute manière la première partie de la phrase concerne des étoffes. Les formes 窰 *yao* et 窑 *yao* sont de simples variantes graphiques de 窰 *yao*; peut-être est-ce 窰 *yao* qui est la forme la plus ancienne. M. Hobson (I, 142) a dit que, d'après l'écrivain des Song 葉寘 Ye Tche, la graphie 窰 *yao* ne remonterait qu'aux T'ang. Mais le sens du texte invoqué est tout autre, et n'a rien à voir avec les formes graphiques de *yao*; d'autre part ce texte n'est pas de Ye Tche, mais est dû à 唐秉鈞 T'ang Ping-kiun, dont le 文房肆考 *Wen fang sseu k'ao* n'est que de 1782 (cf. Bushell, *Oriental Ceramic Art*, p. 654—655).

cependant qu'il y soit rien dit des fours à potiers de l'empereur Wou. Les mentions que nous avons de ces fours, et dont je connais plusieurs textes, se rapportent toutes à un événement sensiblement plus récent, et qui est le suivant. Les Han «orientaux» étaient établis à Lo-yang au Ho-nan depuis près de deux siècles quand, en 190 A.D., le tout-puissant 董卓 Tong Tcho résolut de ramener l'empereur à Tch'ang-ngan (Si-ngan-fou) et de brûler Lo-yang. Ce projet, qu'il réalisa en effet avec une brutalité effroyable, paraissait devoir être accepté sans résistance par les fonctionnaires terrorisés quand l'un d'eux 楊彪 Yang Piao, se risqua à représenter que le déplacement de la capitale était chose grave, et qu'en particulier les palais et habitations de Tch'ang-ngan avaient été à peu près ruinés deux siècles auparavant au temps de Wang Mang. C'est alors que Tong Tcho répliqua qu'il n'était pas difficile de faire venir des bois de construction du Chàn-si occidental et du Kan-sou, et ajouta que «de plus, à 杜陵 Tou-ling, au pied des Nan-chan, il y a plusieurs milliers d'anciens fours à poterie de l'empereur Wou» (又杜陵南山下有武帝故瓦陶竈數千所) qui pouvaient en un matin suffire à la tâche. Tel est le texte donné par la biographie de Yang Piao au *Heou han chou* (ch. 84, f° 9 v°). On le retrouve peu différent dans le *漢後書* *Han heou chou* de 華嶠 Houa K'iao, où les fours en question sont appelés 成瓦窰 *tch'eng-wa-yao*, «fours à poterie», et dans le *續漢書* *Siu han chou* où il prend la forme suivante: «A Tou-ling, au pied des Nan-chan, il y a d'anciens sites de potiers (故陶處) de Hiao-wou; en y faisant des briques et des tuiles, en un matin on pourra suffire aux palais et aux bâtiments officiels» 1).

1) Ces deux ouvrages sont perdus, mais on en a de nombreuses citations. Les deux que j'utilise ici sont incorporées au commentaire du *San kowou tche*, section *Wei-tche*, ch. 6, ff. 2 v° et 3 r°. Le *P'ei wen yan fou* (s. v. 故陶) cite, en l'attribuant au 獻帝 記 *Hien ti ki*, un texte absolument identique à celui du *Siu han chou* de Sseu-ma Piao. Le *Hien ti ki* (ou 獻帝紀 *Hien ti ki*) était l'œuvre de 劉艾 Lieou Ngai, qui

L'emplacement du Tou-ling est connu; il se trouve au Sud-Est de Si-ngan-fou, et c'est là que fut enterré l'empereur Sian, mort en 49 avant notre ère¹⁾. C'est dans cette région qu'il faudrait rechercher les traces des «milliers de fours» dont parle la tradition. Il ne paraît pas y avoir à douter de l'authenticité des sources qui nous font connaître cette tradition à la fin du II^e siècle de notre ère. A ce moment, l'empereur Wou était mort depuis près de trois siècles, et il se peut qu'on ait attaché son seul nom aux fours à potiers qui ont alimenté la ville de Tch'ang-ngan pendant toute la durée des Han occidentaux. Le site n'en existait pas moins, et il vaudrait peut-être qu'un voyageur averti poussât une pointe de ce côté.

IV. — Après avoir montré que Stanislas Julien s'était trompé en croyant pouvoir fixer entre 185 av. J.-C. et 87 A.D. l'invention de la porcelaine, Bushell écrivait en 1899 (*Oriental Ceramic Art*, p. 20): «We know that the word *t'z'ü*, which means porcelain in the present day, first came into use during the *Han* dynasty, and Mr. Hippisley... takes this coining of a new word to designate the productions of that age to be a strong argument in favor of the early date...». Bushell gardait alors quelque scepticisme, qui paraît avoir cédé par la suite, car il s'exprimait ainsi en 1906 (*Catalogue of the Morgan collection of Chinese porcelains*, éd. de 1910, p. XLVIII). «The Chinese attribute its invention [*of porcelain*] to the Han dynasty, when a new character *tz'ü* was coined to designate, presumably, a new substance». M. Hobson (I, 141) admet en 1915

vivait au temps même de l'empereur Hien; il est aujourd'hui perdu. Il n'est pas impossible que les compilateurs du *P'ei wen yun fou* aient copié vraiment une source qui m'échappe et qui invoquait le *Hien ti ki*; mais je croirais plus volontiers à une erreur de leur part, le commentaire du *San kouo tche* citant ici le *Hien ti ki* (mais pour autre chose) juste après le *Siu han chou*.

1) Cf. ce que dit le *Ts'eu yuan*, s.v. 杜陵, mais où on donne comme tirées du *Ts'ien han chou* (28 L, 7 v^o) des indications que je n'y retrouve pas. Pour le tombeau de l'empereur Sian, cf. V. Segalen, dans *J. A.*, mai-juin 1916, p. 419.

que le mot 瓷 *ts'eu* «undoubtedly appears in the Han dictionary, the *Shuo Wên*», mais ajoute qu'il y est simplement défini par «pottery ware», et que, s'il s'agit d'un produit nouveau (ce qui selon lui ne va pas de soi), ce pourrait être soit la poterie vernissée qui paraît dater des Han, soit même la poterie dure (*stone ware*) opposée à la poterie tendre et à la brique. Plus récemment, en 1917, M. B. Laufer a publié *The beginnings of Porcelain in China*, où il rapportait au III^e siècle de notre ère divers spécimens de «porcelaneous ware», et maintenait que c'est pour des produits de cette nature que le mot *ts'eu* avait sans doute fait son apparition, avant de devenir le nom de la porcelaine proprement dite. Quand à la présence du mot *ts'eu* dans le *Chou wen*, M. Laufer laissait ouverte la question de savoir si le mot s'y trouvait primitivement ou avait été ajouté au cours des éditions successives.

Je crois comme M. Laufer que le mot 瓷 *ts'eu* a dû apparaître pour désigner un produit nouveau, et il est possible qu'il s'agisse d'une «porcelaneous ware», ayant déjà des qualités spéciales de dureté et de résonance, et sans que doive intervenir une translucidité qui n'est pas inhérente à la définition chinoise de la porcelaine. Quant à la date à laquelle le mot 瓷 *ts'eu* apparaît dans le *Chou wen*, la réponse est facile: le mot ne s'y trouvait pas quand l'ouvrage fut compilé au début du II^e siècle¹⁾. C'est ce que le texte actuel du *Chou wen* indique clairement. On sait qu'en 986, un ordre impérial prescrivit à une commission composée de 徐鉉 *Siu Huan* et autres d'établir une nouvelle édition du *Chou wen*. Au cours des siècles, le *Chou wen* s'était déjà enrichi de prononciations figurées en *fan-ts'ie*, c'est-à-dire selon un système que Hiu Chen, l'auteur du *Chou wen*, n'avait pas connu²⁾. *Siu Huan* et ses collaborateurs

1) L'histoire de la compilation primitive du *Chou wen* est à reprendre, mais trop complexe pour que je l'aborde ici.

2) On dit souvent — et j'ai peut-être dit moi-même — que ces prononciations figurées n'ont été ajoutées au *Chou wen* qu'à la fin du X^e siècle. Mais le fragment manuscrit

révisèrent le tout, puis ajoutèrent expressément en fin de chaque radical, sous la rubrique spéciale **新附字** *sin-fou-tseu*, «caractères nouvellement ajoutés», un certain nombre de caractères que le *Chou wen* ne donnait pas, mais que la littérature ou l'usage courant avaient sanctionnés. C'est parmi ces caractères «nouvellement ajoutés», et en queue de la clef **瓦** *wa*, que se trouve le mot **瓷** *ts'eu*; le *Chou wen* primitif l'ignorait par conséquent.

V. — Il nous est néanmoins possible d'indiquer avec quelque probabilité l'époque où, bien avant Siu Hiuan, le mot *ts'eu* a été recueilli par les lexicographes. Ce mot est employé dans la seconde moitié du III^e siècle par **潘岳** P'an Yo¹), dans une prose rythmée consacrée à l'espèce de flûte de Pan appelée **笙** *cheng*; ce morceau est intitulé **笙賦** *Cheng fou*, et on y lit entre autres ces deux phrases: **披黃包以授甘。傾縹瓷以酌酈**. Bushell les a rendues comme suit²): «Pull off the yellow skin and offer the sweet [orange]. Fill up the green porcelain (*p'iao-tz'ü*) and present the fragrant (wine)». M. Hobson (I, 16) a aussi parlé des «cups of green ware» de P'an Yo. Mais dans le texte il n'est question ni de «peau» d'orange, ni de «coupes» à remplir. Le sens est: «On ouvre les paquets jaunes pour offrir l'[orange] douce; on incline le *ts'eu* bleu-vert pour verser le [vin fait avec l'eau du lac de] Ling». Le premier membre de phrase est une allusion au *Chou king*, où, dans le «Tribut de Yu», il est dit des gens de la province de **揚** Yang (qui comprenait le Kiang-sou, le Tchö-kiang,

considéré comme remontant aux T'ang et que **莫友芝** Mo Yeou-tche a édité et commenté en 1863 sous le titre de **唐寫本說文解字木部箋異** *T'ang sie pen chou wen kiai tseu mou pou tsien yi* donne déjà des prononciations figurées, d'ailleurs souvent différentes de celles adoptées dans la recension de la fin du X^e siècle.

1) Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1613, fait vivre P'an Yo au IV^e siècle. Mais P'an Yo a été mis à mort en 300 avec **石崇** Che Tch'ong, et toute son activité littéraire est de la seconde moitié du III^e siècle. Cf. à son sujet le ch. 55 du *Tsin chou*.

2) *Chinese Pottery and Porcelain*, p. 97.

le Kiang-si et une partie du Fou-kien actuels) que « leurs paquets [de tribut] renferment des oranges et des pamplemousses » (厥包橘柚)¹⁾. Quant à l'objet qu'on incline, il est clair que ce n'est pas la coupe, mais bien le pot ou la bouteille qui contenait le liquide. Enfin le lac de Ling était au Hou-nan. Si nous nous rappelons que la mandarine est également un fruit des provinces méridionales, nous serons tentés d'admettre que le pot de céramique bleu-verte où se conservait ce vin du Hou-nan était lui aussi de fabrication méridionale, et, qui sait, provenait peut-être de cette région du Kiang-si où devaient se développer plus tard les ateliers de King-tö-tchen.

Le *Cheng fou* de P'an Yo nous est parvenu intégralement parce qu'il a été inséré au chapitre 18 du 文選 *Wen siuan* dès la première moitié du VI^e siècle. En outre, comme tout le *Wen siuan*, il a été naturellement glosé en 658 par 李善 Li Chan. Malheureusement ce passage du commentaire de Li Chan est altéré et, pour le remettre sur pied, il faudrait procéder à une série de recherches et de comparaisons que je n'ai pour l'instant ni le loisir ni les moyens de mener à bien. Il reste du moins ceci que le commentaire de Li Chan, tout comme celui connu sous le nom de « commentaire des Six », définissait ici le *ts'eu* comme une « bouteille » (瓶 *p'ing*). En outre, mais dans des conditions qu'il faudra préciser, il semble bien que Li Chan invoquait, à propos du mot *ts'eu* et du sens de « bouteille », le 字林 *Tseu lin*²⁾. Ce serait là une source fort an-

1) Cf. Legge, *Ch. Cl.*, III, 112. Le même texte a passé dans le *Che ki* (cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 120) et dans le *Ts'ien han chou* (ch. 28 L, 1^o 2 r^o). Les citations du morceau de P'an Yo (par exemple dans le *T'ai p'ing yu lan*, ch. 966, art. 廿) écrivent parfois 苞 *pao* au lieu de 包 *pao*; c'est que le premier de ces caractères s'est de bonne heure employé abusivement pour le second, et le *T'ai p'ing yu lan* (*ibid.*, art. 橘) écrit 苞 *pao* même dans le texte du « Tribut de Yu ».

2) Les éditions du *Wen siuan* ont, pour cette partie du commentaire, des variantes importantes. Pour le manque de vraisemblance des corrections proposées ici par Touan

cienne. Le *Tseu lin* est en effet un dictionnaire, aujourd'hui perdu, qui fut composé par 呂忱 Lu Tch'en sur l'ordre du prince 司馬望 Sseu-ma Wang; or le prince Sseu-ma Wang est mort en 271¹⁾. Que Li Chan ait cité ici le *Tseu lin* ne serait pas fait pour surprendre; il ne pouvait pas en effet invoquer le *Chouo wen* puisque le mot *ts'eu* ne s'y trouvait pas; et nous savons par ailleurs que le *Tseu lin* avait recueilli beaucoup de caractères qui manquaient au *Chouo wen*²⁾. D'autre part, Lu Tch'en était originaire du Chan-tong; il semblerait donc que de son temps le mot *ts'eu* fût déjà connu dans la Chine septentrionale. Enfin, l'emploi de 瓷 *ts'eu* dans le texte même de P'an Yo nous est garanti, en dépit de Touan Yu-ts'ai et comme le fait justement remarquer Hou Chao-ying, par deux raisons décisives: 1° Après sa citation, aujourd'hui altérée, du *Tseu lin*, Li Chan invoque ce passage de l'*Ode au vin* (酒賦 *Tsieou fou*) de 鄒陽 Tseou Yang: 醪醴既成。綠瓷既啓 «Quand le vin doux a fermenté et que les *ts'eu* verts (*lu-ts'eu*) ont été ouverts...»³⁾. Il est clair que Li Chan ne cite ce passage que pour donner un autre exemple de *ts'eu*, qui devait bien par conséquent figurer dans le texte primitif de P'an Yo. Et on remarquera qu'ici le sens de «bouteille», «pot», qu'on «ouvre», «débouche», est, si possible, encore plus net que chez P'an Yo. 2° Au VI^e siècle,

Yu-ts'ai, cf. le 文選箋證 *Wen siuan tsien tcheng* de 胡紹煥 Hou Chao-ying, édition du *Tsiu hio hiuan ts'ong chou*, ch. 20, f° 9 r°. Le ch. 18 du *Wen siuan* manque aux portions du *Wen siuan* avec commentaire reproduites par M. Lo Tchen-yu d'après un manuscrit retrouvé au Japon. Je n'ai pas encore recherché par contre s'il se trouve parmi les portions manuscrites du *Wen siuan* que j'ai recueillies à Touen-houang. Cette citation du *Tseu lin* est vraisemblablement discutée dans le 字林考逸 *Tseu lin k'ao yi*, en 8 ch., par 任大椿 Jen Ta-tch'ouen, que je ne possède malheureusement pas.

1) Cf. Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, dans *B.E.F.E.-O.*, XX, II, 112.

2) Cf. la notice consacrée au *Chouo wen* au début du ch. 41 du *Sseu k'ou ts'iuan chou tsong mou*.

3) Je reviendrai tout à l'heure sur ce texte.

顧野王 Kou Ye-wang (519—581) a inséré dans une composition sur le 虎丘山 Mont Hou-k'ieou (au Kiang-sou) une phrase 傾縹盜而酌旨酒 «inclinant le *ts'eu* bleu-vert, on verse le vin excellent», qui est manifestement une réminiscence de l'ode de P'an Yo et montre que, bien avant les T'ang, le mot *ts'eu* figurait réellement dans ce texte du III^e siècle¹).

A défaut d'une certitude pour le *Tseu lin*, qui est d'ailleurs presque de même date, ce passage de P'an Yo est le plus ancien emploi certain du mot *ts'eu*. Il semblerait cependant que l'*Ode au vin* de Tseou Yang invoquée par Li Chan dût en fournir un beaucoup plus ancien, puisque Tseou Yang, dont la biographie se trouve dans le chapitre 83 des *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien, vivait au milieu du II^e siècle avant notre ère. Et en effet le *T'ou chou tsi tch'eng*, dans ses chapitres sur le vin (*Che houo tien*, ch. 275, f^o 2 v^o), reproduit sans autre observation le *Tsieou fou* de «Tseou Yang, des Han», où se trouve bien le passage cité par Li Chan. Mais en réalité, comme Souen Sing-yen l'a noté en insérant le même morceau au ch. 1 de son 續古文苑 *Siu kou wen yuan*, le *Tsieou fou* de Tseou Yang n'est connu que par le 西京雜記 *Si king tsa ki*; c'est de là qu'il a passé sous les T'ang dans l'encyclopédie *Tch'ou hio ki*; l'accord des leçons, pour le passage qui nous occupe, aussi bien dans le *Si king tsa ki* que dans le *Tch'ou hio ki* et dans le commentaire de Li Chan au *Wen siuan*, garantit que 綠盜 *lu-ts'eu* est bien la leçon primitive du *Si king tsa ki*. Seulement le *Si king tsa ki* lui-même est un faux, d'ailleurs ancien et antérieur au VII^e siècle²). Il fournit un exemple intéressant de

1) Dans la section 全晉文 *Ts'iuan tsin wen*, ch. 91, f^o 8 r^o, de son excellent 全上古三代秦漢三國六朝文 *Ts'iuan chang kou san tai ts'in han san kouo lieou tch'ao wen*, 嚴可均 Yen K'o-kian reproduit bien le texte de P'an Yo tel que je l'ai donné ici.

2) Cf. *Sseu k'ou*..., ch. 140, ff. 2—4.

l'expression *lu-ts'eu*, «*ts'eu vert*», mais qu'il n'y a pas de raison de placer antérieurement au texte de P'an Yo.

VI. — Parmi les textes remontant aux Tsin, le *T'ao chouo* cite un passage de l'*Ode au thé*, 薜賦 *Tch'ouan fou*, de 杜毓 Tou Yu, ainsi conçu: 器擇陶揀出自東甌, ce que Bushell (*Chinese Pottery and Porcelain*, p. 98, et cf. p. 36) a traduit par: «Select cups of fine porcelain, from the factories of Eastern Ou.» M. Hobson (I, 16) a déjà fait remarquer qu'il n'est pas à proprement parler question de «porcelaine» dans le texte original, mais seulement de «céramique». Je voudrais ajouter que le texte du *T'ao chouo* est établi de façon tendancieuse. L'auteur de l'*Ode au thé*, 杜毓 Tou Yu ou 杜育 Tou Yu — les deux orthographes sont équivalentes —, natif du Ho-nan, était, comme P'an Yo, un des «vingt-quatre amis de Kia Mi», et vivait donc, lui aussi, à la fin du III^e siècle; mais il ne fut pas mis à mort en 300, et vécut au moins jusqu'en 307—312. Son *Ode au thé*, intitulée *Tch'ouan fou* ou peut-être 茶賦 *Tch'a fou*, ne nous est pas parvenue intégralement; mais les encyclopédies des T'ang (*Yi wen lei tsiu*, *Pei t'ang chou tch'ao*), le *T'ai ping yu lan* du début des Song, le commentaire de Li Chan au *Wen sinan*, enfin le *Livre du thé* ou 茶經 *Tch'a king* rédigé par 陸羽 Lou Yu dans la seconde moitié du VIII^e siècle, nous en ont conservé deux fragments, dont un assez long. Ce fragment assez long, qui contient le passage invoqué par le *T'ao chouo*, n'est donné que par le *Yi wen lei tsiu* (ch. 82), et la phrase invoquée par le *T'ao chouo* est citée en outre dans le *Tch'a king*. Dans le *Yi wen lei tsiu*, le texte est 器澤陶簡出自東隅¹⁾.

1) Tel est le texte dans le *Yi wen lei tsiu* lui-même, ainsi que je l'y ai vérifié. Il est en outre reproduit de même dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, Che-houo-tien, 293, 1 r^o, et dans le *Ts'iuan chang kou...* de Yen K'o-kien, section *Ts'iuan-tsin-wen*, 89, 10 v^o; toutefois Yen K'o-kien a omis d'indiquer, pour la phrase qui nous intéresse ici, les variantes fournies par le *Tch'a king*.

Le *Tch'a king* a au contraire 器澤陶揀出自東甌¹⁾.

Comme on le voit, l'auteur du *T'ao chou* a substitué arbitrairement 擇 *tsō*, «choisir», à 澤 *tsō*, «gras», «onctueux», «poli», «brillant»; et, s'il l'a fait, c'est sous l'influence de 揀 *kien*, «choisir», qui vient ensuite (au moins dans le texte fourni par le *Tch'a king*). La double leçon 簡 *kien* et 揀 *kien* s'explique en outre par le fait que les deux mots sont homophones, et que 簡 *kien* a parfois le sens subsidiaire de «choisir». Enfin 隅 *yu* et 甌 *ngeou* étaient phonétiquement beaucoup plus voisins sous les T'ang qu'ils ne le sont aujourd'hui.

A quelles leçons devons-nous nous arrêter pour 隅 *yu* ou 甌 *ngeou*? Sans pouvoir rien garantir absolument, il me semble que c'est *yu* qui a le plus de chances d'être la leçon primitive. C'est la leçon du texte le moins fragmentaire, et d'un texte qui ne veut rien prouver et n'est par suite pas suspect. Lou Yu, dans son *Tch'a king*, tient au contraire à établir que la céramique de 越州 Yue-tcheou, réputée de son temps, l'était déjà depuis plusieurs siècles; c'est ce que la substitution de *ngeou* à *yu* lui permettait de dire, puisque le «Ngeou oriental» s'appliquait en gros à la région dont dépendait Yue-tcheou. Enfin *tong-yu*, la «région orientale» (mot à mot le «coin oriental»), est une expression ancienne et attestée, mais moins usuelle et de valeur moins précise que *tong-ngeou*; la règle de la *lectio difficilior* est donc en faveur de *tong-yu*,

Il resterait à décider entre 簡 *kien* et 揀 *kien*; ici encore, et en partie pour les mêmes raisons, j'incline à m'en tenir à la leçon du *Yi wen lei tsiu*. Mais je dois ajouter que, quelle que soit la leçon

1) Tel est bien le texte que donne, en citant ce passage du *Tch'a king*, le *T'ou chou tsi tch'eng*, *Che-houé-tien*, 248, 1 r°, et c'est ce même texte, provenant du *Tch'a king*, qui est cité pour l'*Ode au Thé* de Tou Yu dans le *King tö tchen t'ao lou*, VII, 1 r°. Je n'ai pas actuellement les éléments d'une étude critique basée sur les diverses éditions du *Tch'a king*; mais, en reproduisant l'ouvrage complet, le *T'ou chou tsi tch'eng*, *Che-houé-tien*, 288, 5 r°, a bieu les mêmes leçons que dans la citation du ch. 248.

adoptée, la valeur de *kien* demeure douteuse. Tou Yu a d'abord célébré la montagne où pousse ce thé que les paysans cueillent au début de l'automne. Puis il passe à l'eau de l'infusion, pour laquelle on doit décanter d'un vase dans l'autre l'eau venue de la «région du 岷 Min». Et c'est alors que le texte ajoute: «Les vases sont brillants (*tsø*), la céramique (*t'ao*) est de choix(?); ils viennent de la région orientale. On verse leur contenu dans desalebasses (*p'ao*), en prenant modèle sur le duc Lieou»¹). L'ode entière s'inspire fréquemment des odes de la section *Ta-ya* du *Che king*; le «décanter» serait à peu près inintelligible sans l'ode 洞酌 *Hiong-tcho* (Legge, *Ch. Cl.*, IV, 489); c'est à l'ode du «duc Lieou» (*ibid.*, 483—489) qu'est littéralement emprunté le membre de phrase relatif auxalebasses. Dans l'ode du duc Lieou, lesalebasses servent de coupes à boire; ici encore, à moins d'une inexactitude de Tou Yu dans l'interprétation ou l'application de l'ode du *Che king*, nous devons donc considérer que la céramique dont parle Tou Yu désigne les récipients contenant l'eau de l'infusion, mais non pas des coupes ou tasses dans lesquelles on aurait bu. J'hésite un peu à proposer une identification pour la «région du Min»; le mot 岷 *min* n'est employé que comme nom de la rivière Min au Sseu-tch'ouan, que la Chine ancienne considérait comme le cours supérieur du Fleuve Bleu. A première vue, il peut paraître singulier qu'on ait célébré le thé préparé avec de l'eau du Fleuve Bleu; et d'autre part l'ode du *Che king* dont s'inspire Tou Yu parle du décanter de l'eau d'une mare formée par la pluie. Toutefois la «région du Min», qui est dans la Chine occidentale, s'opposerait bien au «coin oriental», qui désignerait les provinces côtières, et la croyance populaire recommandait d'éviter l'usage d'eaux stagnantes qui donnent des goûtes;

1) 水則岷方之注。挹彼清流。器澤陶簡出自東隅。酌之以匏取式公劉。

en fait, les divers traités du thé connaissent l'emploi de l'eau du Fleuve Bleu pour préparer l'infusion¹⁾. Tout cela est cependant assez incertain, et les difficultés mêmes du passage sont évidemment pour quelque chose dans les altérations qu'il a subies. Nous admettrons comme vraisemblable, sans plus, qu'il y est question de pots de céramique provenant des régions côtières de la Chine, sans doute au Sud des bouches du Yang-tseu, mais sans qu'aucune indication du texte permette de prononcer le mot de «porcelaine» ni nous donne le droit d'accepter l'équivalence à Yue-tcheou affirmée par l'auteur du *T'ao chouo*.

VII. — M. Hetherington, qui célèbre la puissance de l'art des Han et surtout de l'art des T'ang, ne parle des Wei qu'incidemment, à propos des belles sculptures qui datent de cette dynastie (p. 14) et des produits céramiques qu'il est commode de lui rapporter (p. 40); il n'est pas question des Wei à la table des dynasties chinoises (p. 154). Mais, même en ces pages 14 et 40, M. Hetherington a confondu la brève dynastie Wei de l'époque des trois Royaumes au III^e siècle, avec la grande dynastie Wei d'origine étrangère qui régna sur la Chine du Nord depuis 386 jusqu'au milieu du VI^e siècle. C'est sous cette seconde dynastie Wei que l'art chinois bouddhique a atteint à mon sens, surtout en sculpture, son apogée; et quand nous parlons de statuettes funéraires Wei, c'est également aux Wei de *circa* 500 que nous songeons.

Je n'insisterais pas sur cette confusion tout accidentelle chez M. Hetherington, si elle ne s'était produite également chez ceux qui ont invoqué les sources chinoises concernant la céramique ancienne. L'erreur remonte à Stanislas Julien qui, rencontrant dans le *King tō tohen t'ao lou* (VII, 1 v^o) deux paragraphes sur des céramiques (*yao*) qui auraient été fabriquées les unes au Chan-si, les autres

1) Cf. le *K'ao p'an yu che*, éd. du *Long wei pi chou*, III, 14 r^o et v^o.

au Ho-nan, à l'époque des «元魏 Yuan-wei», a traduit ce nom dynastique par «premiers Wei» en ajoutant l'équivalence chronologique 220—265 A.D. (*Hist. et fabric.*, p. 4). L'équivalence ainsi indiquée par Julien a été recueillie par Bushell (*Cat. of the Morgan Collection*, p. XLVIII), par M. Hobson (I, 16, 143) et par M. Laufer (*Beginnings of Porcelain*, p. 101); elle n'en est pas moins fautive. «Yuan-wei» ne signifie pas «premiers Wei». De même qu'on distingue les deux dynasties Song en préfixant le nom de famille au nom dynastique, ce qui donne Lieou-song, «les Song de famille Lieou», et Tchao-song, «les Song de famille Tchao», Yuan-wei signifie «les Wei de famille Yuan», c'est-à-dire les Wei d'origine étrangère qui régnèrent dans la Chine du Nord à partir de 386 A.D. On voit qu'il ne reste plus de base aux rapprochements proposés par M. Laufer entre cette soi-disant poterie du III^e siècle et les intéressants spécimens de vieille «porcelaneous ware» recueillis par lui à Si-ngan-fou. En ce qui concerne la céramique du Ho-nan, l'auteur même du *King tō tchen t'ao lou* ne la met en avant, vu son nom de «céramique de la capitale Lo», que pour le temps où la capitale des Wei était déjà transférée du Chan-si à Lo-yang, c'est-à-dire à partir de 494. Mais il faut bien ajouter qu'en l'absence de toute source ancienne, l'opinion de l'auteur du *King tō tchen t'ao lou*, à la fin du XVIII^e siècle, est dépourvue de toute autorité; or les noms mêmes de ses prétendues céramiques des Wei, que ce soient celles du Chan-si, 關中窯 *kouan-tchong-yao*, ou du Ho-nan, 洛京陶 *lo-king-t'ao*, ne se sont pas rencontrés jusqu'ici ailleurs que dans sa compilation.

VIII. — Sur la foi de Bushell (*Chin. Pottery and Porcelain*, p. 98), M. Hobson (I, 17) a rapporté à l'époque des Six dynasties une citation du «*Chi kuei chuan*» sur la *kundikā*, ou «pot à eau», des moines bouddhiques. Mais c'est là une erreur de Bushell, ou plutôt

du *T'ao chou* lui-même. L'ouvrage cité est le 南海寄歸內法傳 *Nan hai ki kouei nei fa tchouan* de Yi-tsing, écrit à la fin du VIII^e siècle, et qui a été traduit par M. Takakusu sous le titre de *A Record of the Buddhist Religion*, etc. C'est sur d'autres passages du même ouvrage que M. Laufer (*Beginnings of Porcelain*, p. 95—96) a justement appelé l'attention, encore que les mots n'aient peut-être pas nécessairement chez Yi-tsing le sens extrêmement précis qu'il leur donne¹).

Le mot 瓷 *ts'eu*, ainsi relevé à la fin du VIII^e siècle chez le moine bouddhiste Yi-tsing, se rencontre un siècle et demi plus tôt dans un passage bizarre du *Yi ts'ie king yin yi* de Hiuan-ying, où il est question d'une expression 瓷匙 *ts'eu-che* qui se trouverait dans le ch. 27 de la traduction chinoise du *Vinaya* des Mahāsaṅghika, exécutée en 416 A.D. *Ts'eu-che*, tel quel, ne peut signifier que «cuiller en porcelaine (*ts'eu*)»; Hiuan-ying ne dit d'ailleurs rien du mot *ts'eu*, et se borne à gloser le mot *che* qui, dit-il, est faussement écrit dans la traduction même du *Vinaya* sous la forme 鈇 *tch'e*, mais 鈇 *tch'e* est une sorte de vase (罍 *tsin* ou *hiun*) et est ici, selon lui, employé à tort. Que tel soit bien dès l'origine le texte de Hiuan-ying, c'est ce que paraît attester l'accord des diverses éditions et aussi de la recension incorporée au *Yi ts'ie king yin yi*

1) M. Laufer (*ibid.*, p. 96) fait dire au milieu du VII^e siècle au moine Hiuan-ying que "the state of culture is so low in the Western Regions that finer pottery cannot be made there, and that only unburnt bricks and vessels fired without glaze are turned out". Mais le texte a (*Tripit.* de Tokyo, 爲 VII, 74 v°): 案西域地多卑濕不可爲窰。但累坏器露燒之耳, ce qui signifie: "Remarque de [moi Hiuan-ying]: Dans les pays d'Occident [= dans l'Inde], le sol est très bas et humide, et on n'y peut faire de fours [dans le sol]; on se borne à empiler les vases modelés et on les cuit à ciel ouvert." Pour les deux sortes de pots du moine (cf. Takakusu, *A Record*, p. 27 suiv.), il n'est pas sans intérêt de noter que Hiuan-ying prétend (*Tripit.* de Tokyo, *ibid.*, 70 r°) qu'il y a dans les pays d'Occident une différence entre le pot à eau du moine et celui de la nonne, celui de la nonne étant la *kuṇḍikā* proprement dite qui est, dit-il, un "pot à deux ouvertures" (雙口澡灌).

en 100 chapitres dû à Houei-lin ¹). Mais, en se reportant au *Vinaya*, on voit que la forme insérée dans le *Yi ts'ie king yin yi* est incomplète; il s'agit soit de cuillers, soit plutôt de vases non pas en porcelaine, mais en métal, appelés 鍵磁 *kien-ts'eu*; ce terme étranger a été écrit de bien des manières, et l'une des variantes est 捷瓷 *kien-ts'eu*; le *Yi ts'ie king yin yi* a omis le caractère transcrivant la première syllabe ²). L'original de ce *kien-ts'eu* n'a pas, que je sache, été restitué; j'inclinerais à y retrouver le ou la *kāmśi*, « petite écuelle de cuivre » (小銅蓋) selon Yi-tsing, dont Edouard Huber a depuis longtemps signalé la mention dans le *Divyāvādāna* ³).

IX. — Je laisse provisoirement de côté deux questions pour lesquelles ma documentation n'est pas mûre, à savoir:

1^o La question du *lieou-li*. M. Hobson n'a pu en parler que de seconde main, et les théories exposées depuis lors à ce sujet par M. Laufer devront être discutées avec nombreux textes à l'appui. Il y faudra en particulier séparer soigneusement les textes historiques des écrits apocryphes comme le *Han wou kou che* ou le *Si king tsa ki* ⁴).

2^o Les premières fabrications ou présentations de « porcelanous ware » ou de véritable porcelaine de la région de King-tö-tchen au début du VII^e siècle ne sont connues jusqu'ici que par des géo-

1) Cf. *Tripit.* de Tôkyô, 爲 VI, 65 r°; VII, 65 r°; IX, 143 r°.

2) Cf. *Tripit.* de Tôkyô, 列 IX, 90 v°; X, 28 v°; 爲 III, 33 v° et 34 r°; *Bukkyô Daijiten* d'Oda Tokunô, p. 413 et 416.

3) Cf. *B.E.F.E.-O.*, VI, 15; XIV, 1, 16 (où la référence de la n. 1 est à corriger en « Trip. Tok. XVI, ix, 98 b 15 »); le tibétain traduit par *khar-phor*, « tasse de cuivre », où *khar* répond à l'alliage de cuivre appelé en sanskrit *kāṃśa* (les traducteurs tibétains devaient mettre en rapport *kāṃśa* et *kāmśi*). Le mot *kāmśi* n'a pas été recueilli dans la *Mahāvvyūptatī*. L'identification de *kien-ts'eu* et de *kāmśi* supposerait une inexactitude dans les textes cités par Oda Tokunô et qui font du *kien-ts'eu* une écuelle en fer.

4) Un petit traité sur le *lieou-li*, le 琉璃志, *Lieou li tche*, par 孫廷銓 Souen T'ing-ts'iuān, est incorporé au 昭代叢書 *Tchao tai ts'ong chou*.

graphies locales relativement récentes, et dont les données sont parfois contradictoires. Je n'ai encore rencontré aucune source vraiment ancienne à ce sujet¹⁾. Toutefois l'essai de socles ou dés de colonnes en céramique (陶礎 *t'ao-tch'ou*) n'est pas invraisemblable; on a pu tenter de remplacer ainsi les « socles de jade » (玉礎 *yu-tch'ou*) que l'épigraphie mentionne parfois à cette époque, et qui d'ailleurs, comme tant de soi-disant « Buddha de jade » des inscriptions dédicatoires, devaient être bien souvent en marbre. L'*Histoire des palettes à encre* (硯史 *Yen che*) de Mi Fou (ou Mi Fei; 1051—1107) parle d'une palette de porcelaine qu'on conservait à Hang-tcheou et qui

1) Il y aura peut-être quelque chose à tirer d'une indication que le *King tō tchen t'ao lou* (VIII, 15 r°) tire du 昌南記 *Tch'ang nan ki* (Tch'ang-nan est, comme on sait, un ancien nom de King-tō-tchen). Dans la période *kien-tchong* (780—783), l'écrivain bien connu 顏真卿 *Yen Tchen-k'ing* (709—785) serait venu avec un ami à 新平 *Sin-p'ing*, et se serait rendu à l'École de Yun-men (雲門教院) alors située sur le versant Ouest du Mont 馬鞍 *Ma-ngan*, lequel est lui-même au Sud de King-tō-tchen. Là les deux amis se seraient arrêtés quelques jours, buvant du thé et rimant. Leurs poésies auraient été gravées sur une stèle, que l'auteur du *Tch'ang nan ki* ne connaissait plus qu'incomplète, mais où on lisait encore, entre autres, ces deux vers: 素瓷傳靜夜。芳氣滿閒軒, “[Le son] de la porcelaine blanche unie (*sou-ts'eu*) se propage dans la nuit calme; la vapeur parfumée remplit le pavillon désert”. Le premier vers se rapporte naturellement au contenant (théière ou tasse), le second au contenu (thé). Le mot *sou* signifie “blanc uni”, et quelquefois par extension “uni” même pour une autre couleur que le blanc; mais il serait vain de raisonner sur les détails d'un texte que nous ne connaissons jusqu'ici que de troisième main. *Sin-p'ing* est bien un ancien nom de Feou-leang sous les T'ang, et c'est celui qu'invoquent les traditions relatives aux “porcelaines” de Feou-leang qui auraient été fabriquées en 619 ou 621. Mais ce n'était plus le nom que portait la sous-préfecture en 780—783; il y a donc là un élément d'incertitude qui peut d'ailleurs tenir au seul *Tch'ang nan ki*. Un texte plus complet, mais sans indication de source, est reproduit dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, *Che-hou-tien*, ch. 293, f° 1 v°; les deux vers qui nous intéressent ici y sont conformes au texte ci-dessus (sauf la variante graphique 閑 au lieu de 閒). Tout ce qui touche à Yen Tchen-k'ing a été suffisamment étudié en Chine pour que nous puissions espérer de tirer au clair l'histoire de la visite de Yen Tchen-k'ing à Feou-leang. C'est ce même texte qui est traduit par M. Hobson (I, xiv), mais faussement rapporté à 1101 au lieu de 780—783. M. Hobson a compris qu'on passait (*tch'ouan*) les coupes; ce ne serait pas impossible en soi. Mais la phrase ne me paraîtrait pas alors très naturelle en chinois, et surtout j'incline à penser qu'il y a ici un souvenir de la poésie de Tou Fou sur la porcelaine de Ta-yi, où ce même mot *tch'ouan* est appliqué au son (cf. *infra*, p. 31).

remontait à la première moitié du VI^e siècle (cf. Bushell, *Chin. Pott. and Porcelain*, p. 109). Nous admettrons que la description s'applique à une pièce très ancienne, que *circa* 1100 on considèrerait comme remontant au VI^e siècle. Mais il serait imprudent de tenir dès à présent cette dernière date pour acquise.

X. — Dans les œuvres de 杜甫 Tou Fou (712—770)¹⁾ se trouve un quatrain qui a déjà été traduit par Bushell et par M. Hobson; il y est question d'une porcelaine (*ts'eu*) fabriquée à 大邑 Ta-yi dans le Sseu-tch'ouan. Le morceau est intitulé 又於韋處乞大邑瓷盃 «A nouveau: Demande à M. Wei de tasses en porcelaine de Ta-yi»²⁾. En voici le texte:

大邑燒瓷輕且堅。扣如哀玉錦城傳。君家白
盃勝霜雪。急送茅齋也可憐。

«La porcelaine (*ts'eu*) cuite à Ta-yi est légère et solide.

Heurtée, [le son] tel un jade grave se propage par la ville de Kin³⁾.

1) Sur ces dates, cf. *T'oung Pao*, 1922, p. 285. Celles de 803—852 indiquées par Bushell (*Oriental Ceramic Art*, p. 23) proviennent d'une confusion entre Tou Fou et 杜牧 Tou Mou.

2) Il ne s'agit pas d'un "Wei-ch'iu" ou d'un "Wei Ch'u", comme il est dit dans Bushell, *Chin. Pott. and Porcelain*, p. 36 et 103; 處 *tch'ou* veut dire ici "chez". La demande s'adresse au même personnage qui était le destinataire du morceau précédent; de là le "A nouveau" au début du titre. Le vrai nom de ce destinataire était 韋班 Wei Pan. Je cite d'après l'édition des Song reproduite en fac-simile dans le *Kou yi ts'ong chou* (ch. 25; sur cette édition, cf. *B.E.F.E.-O.*, II, 337—338); elle porte ici 瓷 *ts'eu*, mais a 瓷 *ts'eu* à la table; les deux formes s'employaient donc indifféremment dès les Song. Je me suis en outre reporté au ch. 7, f^o 18 du 杜詩鏡銓 *Tou che king ts'uan*, rééd. de 1872; le commentaire y est dû pour une partie à 張潛 Tchang Tsin, pour le reste à 楊倫 Yang Louen (dans l'*Ostasiat. Zeitschrift*, IX, 1 et 254, M. von Zach dit traduire des poèmes de Tou Fou d'après l'édition commentée par "滄陽張 潛上若"; c'est là une étrange méprise, et il faut lire 張潛 Tchang Tsin, originaire de 滄陽 Fou-yang, appellation 上若 Chang-jo).

3) 錦城 Kin-tch'eng est une abréviation de 錦官城 Kin-kouan-tch'eng qui était un ancien nom de l'enceinte occidentale de Tch'eng-tou au Sseu-tch'ouan, et

La blancheur de vos tasses l'emporte sur le givre et la neige.
Envoyez-en vite à ma chaumière; je saurai les aimer.»

Ta-yi dépendait de 卽州 Kiong-tcheou, dans le Sud-Ouest du Sseu-tch'ouan; aucun autre texte ne parle jusqu'ici de sa céramique. M. Hobson a bien raison (I, 32) de se défier de l'identification aux porcelaines de Ta-yi qui a été proposée pour certains spécimens retrouvés au Chan-si. Pour ramener cette production de Ta-yi à sa place, assez modeste sans doute, parmi les autres centres de fabrication des T'ang, il suffit de rappeler dans quelles conditions a été composé l'unique quatrain qui nous la fait connaître. Tou Fou, originaire de la région de Si-ngan-fou, avait accompagné Hiuan-tsong au Sseu-tch'ouan lors de la révolte qui chassa cet empereur de sa capitale en 755. Tou Fou rentra bientôt à Si-ngan-fou avec le nouvel empereur Sou-tsong, mais tomba en défaveur, et au commencement de 760 il arrivait de nouveau à Tch'eng-tou où il séjourna assez longtemps. Puisque le son de la porcelaine heurtée se répand dans Tch'eng-tou, il faut que Wei Pan, le possesseur des tasses, ait habité cette ville. Nous en concluons que, dans la seconde partie du VIII^e siècle, les potiers de Ta-yi alimentaient plus ou moins de leurs produits le marché de Tch'eng-tou. On voit toutefois à quel hasard tient l'unique mention de ces produits, que rien n'indique qu'on ait connus hors de leur province. Enfin, dans les éloges qui leur sont adressés, il faut faire la part de l'enthousiasme d'un poète, et qui quémande.

Mon impression est qu'il y avait sans doute sous les T'ang et au début des Song, dans bien d'autres endroits de la Chine, des centres de fabrication qui valaient Ta-yi; seulement aucun grand poète ne s'est trouvé passer par là pour les chanter. C'est ainsi

désigne ici la ville même de Tch'eng-tou. Les traductions "famed through the city of Chin" (Bushell, *Chin. Pott. and Porcelain*, p. 36; cf. aussi p. 104) et "the note of the Chin-ch'eng jade" (Hobson, I, 40) sont à abandonner.

que le hasard des lectures m'a fait rencontrer, dans l'énorme compilation historique des Song intitulée 續資治通鑑長編 *Siu tseu tche t'ong kien tch'ang pien*¹⁾, un passage qui révèle l'existence au Sseu-tch'ouan, dans les toutes premières années du XI^e siècle, mais cette fois dans le Nord-Est de la province et non plus au Sud-Ouest, d'un centre de fabrication de porcelaine jusqu'ici inconnu. Voici ce passage (ch. 61, f^o 2 r^o):

[景德二年八月癸未] 三司言利州轉運使稱閬州素出瓷器。請約所售價收其算。不許。

«[La 2^e année *king-tö*, le 8^e mois, au jour *kouei-wei* (13 sept. 1005)], le [surintendant des] trois offices²⁾ dit que l'intendant des transports de Li-tcheou³⁾, vu qu'à Lang-tcheou⁴⁾ on faisait depuis longtemps de la porcelaine (*ts'eu-k'i*), demandait à en estimer la valeur marchande et à lever le montant correspondant⁵⁾. On ne le permit pas.»

XI. — Le 茶經 *Tch'a king* ou *Livre du thé* a été rédigé par 陸羽 Lou Yu dans la seconde moitié du VIII^e siècle, et nous est parvenu précédé d'une préface écrite un siècle plus tard par 皮日休 P'i Je-hieou⁶⁾. On a invoqué souvent le passage du

1) Sur cet ouvrage, achevé en 1174, cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 230.

2) *San-sseu* est équivalant à 三司使 *san-sseu-che*. Le "surintendant des trois offices" avait la haute main sur les trois organes de recettes financières sous les Song (sel et fer; taxations; cens).

3) Le territoire du circuit (路 *lou*) de Li-tcheou, sous les Song, était dans le Nord-Est du Sseu-tch'ouan (cf. *Song che*, 89, 6 v^o).

4) Lang-tcheou répond en gros à l'actuel 閬中 Lang-tchong, naguère encore siège de la préfecture de Pao-ning, dans le Nord-Est du Sseu-tch'ouan; c'était sous les Song une des neuf préfectures secondaires du circuit de Li-tcheou.

5) Je ne suis pas sûr d'avoir bien rendu, au point de vue de l'organisation financière des Song, ce dernier membre de phrase.

6) Sur Lou Yu et P'i Je-hieou, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n^{os} 1440 et 1648. Les sources principales sur Lou Yu sont ses notices au ch. 196 du *Sin t'ang chou* et au ch. 3 du 唐才子傳 *T'ang ts'ai tseu tchouan*; il s'y mêle pas mal d'éléments légendaires.

Tch'a king qui met en comparaison les diverses sortes de porcelaines (cf. par exemple Hobson, I, 37 et 40)¹⁾. Mais je voudrais insister sur ce que ce passage du *Tch'a king* concerne uniquement les tasses (盞 *wan*), et que Lou Yu parle de *ts'eu* dans deux autres cas.

1° A propos des pots à faire bouillir l'eau du thé (鑊 *fou*), Lou Yu dit qu'ils sont généralement en fer, et ajoute: «A 洪州 Hong-tcheou on les fait en porcelaine (*ts'eu*); à 萊州 Lai-tcheou on les fait en pierre (*che*). Porcelaine et pierre sont tous deux de beaux matériaux, mais peu solides et qui ne peuvent guère durer longtemps» (洪州以瓷爲之。萊州以石爲之。瓷與石皆雅器也。性非堅實。難可持久)²⁾. Lai-tcheou est au Chan-tong; quant à Hong-tcheou, c'est la région du Kiang-si. Ainsi, alors que bien des régions de la Chine, au dire de Lou Yu, fabriquaient déjà des tasses de porcelaine, la région du Kiang-si, c'est-à-dire celle de la future manufacture de King-tö-tchen, était alors la seule à employer la porcelaine et pour les bouillottes et pour les tasses.

2° En parlant des récipients à conserver l'eau chaude (熟盃 *jo-yu*), Lou Yu dit qu'ils sont d'une contenance de deux *cheng* et qu'on les fait soit en porcelaine (*ts'eu*), soit en «sable» (熟盃以貯熟水。或瓷或沙。受二升)³⁾. Toutefois, aucune provenance n'est spécifiée.

XII. — Il y a une catégorie bien connue de porcelaines des Song et des Yuan, à pâte foncée, dont la couverture est souvent toute tachetée

1) A la p. 37, M. Hobson invoque en outre "the annals of the T'ang dynasty"; cette qualification est assez inexacte. Il s'agit en réalité du 唐國史補 *T'ang kouo che pou* de Li Tchao (cf. *J. A.*, 1913, I, 267, où la date approximative de 825 est peut-être à abaisser d'une quinzaine d'années); le passage se trouve, dans l'édition du *Tsin tai pi chou*, au ch. 下, f° 18 v°.

2) *T'ou chou tsi tch'eng*, *Che-hou-tien*, ch. 288, f° 3 v°.

3) *Ibid.*, ch. 288, f° 4 v°.

de ce que les archéologues chinois appellent du « poil de lièvre »¹⁾; les collectionneurs les connaissent sous le nom japonais de *temmoku*, et admettent que leur centre de fabrication a été 建安 Kien-ngan, c'est-à-dire l'actuel 建寧 Kien-ning dans le Nord du Foukien. C'est ce que disait M. Hobson; M. Hetherington le répète comme suit (p. 126): «The name is derived from the fact that there was a mountain in the neighbourhood of the place of manufacture called T'ien-mu Shan or the «Eye of Heaven» mountain. In Japanese T'ien-mu Shan becomes Temmoku-zan. The name *temmoku* is now applied to all tea-bowls with hare's fur marking, whether made at Chien-yang or not.»

Cette dérivation est exacte, et les Japonais ont bien tiré leur *temmoku* du nom du 天目山 T'ien-mou-chan, . . . seulement je n'arrive pas à découvrir un T'ien-mou-chan, ni sous les Song ni depuis lors, sur le territoire de la préfecture de Kien-ning. Il y a bien un T'ien-mou-chan en Chine, célèbre au moins dès l'époque des T'ang et qui est encore connu sous ce nom de nos jours; mais

1) 兔絲 *t'ou-sseu*, 兔毛 *t'ou-mao*, 兔毫 *t'ou-hao*. M. Hobson (I, 113), tout en se prononçant pour l'interprétation «poil de lièvre», a parlé d'une leçon différente 菟絲 *t'ou-sseu* qui supposerait, dit-il, une comparaison non avec le poil du lièvre, mais avec la «cuscute». Dans le «glossaire» joint au *Catalogue of an exhibition of early Chinese pottery and sculpture* publié par le Metropolitan Museum of Art de New-York en 1916 (p. 139), le terme 兔絲 *t'ou-sseu*, ainsi écrit, est interprété dubitativement par «cuscute». Mais l'orthographe 兔 *t'ou* ou 菟 *t'ou* ne fait rien à l'affaire. Le mot *t'ou*, «lièvre», s'est écrit autrefois à peu près indifféremment avec ou sans la clef de l'herbe; et le nom de la «cuscute», encore de nos jours, s'écrit très souvent sans cette clef. En réalité, les deux formes sont équivalentes, et la «cuscute» n'est elle-même appelée *t'ou-sseu* en chinois que par une comparaison ancienne avec le «poil de lièvre» (le nom s'est d'ailleurs appliqué aussi à d'autres espèces botaniques). Comme la ressemblance de cette couverture aux poils du lièvre est assez frappante, et que de plus les expressions *t'ou-hao* et *t'ou-mao* ne s'emploient pas au sens de «cuscute», il ne me paraît pas douteux que l'équivalence «poil de lièvre» soit ici seule justifiée. Le plus ancien exemple que je connaisse de cette comparaison, à propos de tasses en porcelaine, se trouve dans une poésie de Sou Che (1036—1101: 忽驚午盞兔毛斑), citée par le *T'ou chou tsi teh'eng*, *Che-houo-tien*, ch. 294, f° 5 v°.

au lieu d'être au Fou-kien, il se trouve au Tchö-kiang, à une cinquantaine de *li* au Nord-Ouest de Hang-tcheou¹). On sait d'autre part que les *temmoku* de Kien-ngan ne paraissent pas être plus anciens que d'autres assez analogues, fabriqués au Ho-nan avant que la dynastie des Song ne dût quitter K'ai-fong-fou pour se fixer à Hang-tcheou. Et enfin divers textes anciens parlent des fabrications de porcelaine établies dans la région de Hang-tcheou quand les Song y transportèrent leur capitale. C'est avec Hang-tcheou que les Japonais avaient alors le plus de rapports. Je suis trop peu au fait de la littérature japonaise ou d'origine japonaise concernant l'histoire de la céramique pour oser émettre une opinion, mais peut-être n'est-il pas exclu que le nom de *temmoku* soit en réalité emprunté non à une montagne T'ien-mou du Fou-kien dont je ne trouve pas trace, mais à la célèbre montagne T'ien-mou des environs de Hang-tcheou. Je dois cependant ajouter que je ne connais jusqu'ici aucun texte chinois qui nomme le Mont T'ien-mou du Tchö-kiang à propos de céramique²).

1) Sur le T'ien-mou-chan du Tchö-kiang, on trouvera une première série de textes groupés dans le *P'ei wen yun fou*, s. v. 天目 et 天目山; cf. en outre Chavannes, *Le Jet des dragons*, dans *Mém. conc. l'Asie Orientale*, III, 170; *Hien tch'ouen lin ngan tche*, ch. 25, f° 1, et ch. 26, ff. 1—10. M. Hobson a déjà utilisé (I, 59—62) les renseignements sur les porcelaines de Hang-tcheou qui sont dûs à 葉寘 Ye Tche et nous ont été conservés au ch. 29 du *Tcho keng lou* (la préface de ce dernier ouvrage est de 1366; je ne sais pourquoi on le date souvent de 1368). Une indication antérieure au *Tcho keng lou* se trouve au ch. 10, f° 3 v°, du 咸淳臨安志 *Hien tch'ouen lin ngan tche*, ou "Description de *Lin-ngan* de la période *hien-tch'ouen*", compilée en 1265—1274, alors que *Lin-ngan* était encore la capitale des Song; voici le passage: 青器窰。在雄武營山上圓壇左右, "Fours à céramique verte (*ts'ing-k'i*). Ils se trouvent sur le mont Hiong-wou-ying, aux environs de l'Autel circulaire". L'Autel circulaire (*guan-t'an*) ne peut être que l'autel du Ciel qui se dressait en dehors de la porte 嘉會 *Kia-houei* de *Lin-ngan*, à 4 *li* en allant de cette porte vers le Sud (*ibid.*, III, 1 r°); mais je n'ai pas poussé la recherche plus loin. Cet emplacement correspond évidemment à celui de ce que le texte cité dans le *Tcho keng lou* appelle les "Nouveaux fours" (新窰 *sin-yao*).

2) Si le nom de *temmoku* se rattachait au T'ien-mou-chan du Tchö-kiang, nous aurions

XIII. — M. Hetherington a reproduit à la pl. 44 et discuté aux pages 142—144 une pièce qui, comme il le dit lui-même, «is open to much question». C'est un plat de porcelaine blanche à décor rouge représentant un phénix entouré de cinq chauves-souris. Sur le fond du vase sont deux poissons, surmontés d'une inscription horizontale 靈和窰 *ling-houo-yao*, et flanqués à gauche d'une inscription verticale 至正元年蔣祈做第一百零九. *Ling-houo-yao* signifie «porcelaine (mot-à-mot «four») de Ling-houo»¹⁾; ce serait le nom d'une manufacture jusqu'ici inconnue. Mais l'intérêt éventuel de la pièce et les doutes qu'elle a éveillés viennent principalement de l'inscription, qui la supposerait fabriquée «la 1^{re} année *tche-tcheng*», autrement dit sous les Yuan, en 1341. Or le type céramique de la pièce ne répond pas à ceux qu'on rapporte au XIV^e siècle; d'autre part, on n'a pour ainsi dire pas de porcelaines antérieures aux Ming et qui portent l'indication d'une période de règne (*nien-hao*). M. Hetherington envisage diverses hypothèses: fabrication en 1341, fabrication chinoise du temps des Ming, fabrication coréenne, faux japonais récent; on pourrait ajouter celle d'un faux chinois récent.

Il me paraît bien que la seconde et la troisième hypothèse sont à écarter résolument, et qu'on reste en présence seulement de l'alternative «pièce de 1341» ou «faux chinois ou plutôt japonais

là un exemple de plus de la coïncidence, pas tout à fait fortuite, qui a existé entre la production du thé et celle de la céramique. Sous les T'ang, on estimait surtout le thé de 陽羨 *Yang-sien*; c'est là un ancien nom de Yi-hing, célèbre sous les Ming et les Ts'ing pour ses théières. Sous les Song, on faisait surtout cas du thé de la région même de Kien-ngan, le grand centre de production des tasses à goûter le thé. Enfin le thé du T'ien-mou-chan était une des espèces réputées, tout au moins sous les Ming, et sans doute avant eux (cf. *K'ao p'an yu che* de circa 1600, éd. du *Long wei pi chou*, III, 9 r°).

1) En lisant *ling-houo-yao*, je suis le déchiffrement de M. Hetherington; la planche est trop peu distincte pour reconnaître les traits exacts du premier et du troisième caractère. Le nom signifierait «Four de la merveilleuse harmonie», et n'aurait rien d'anormal pour un atelier de porcelaine, *houo* s'appliquant ici à l'harmonieux mélange des ingrédients et des couleurs.

contemporain». Sans avoir vu l'objet, et avec une connaissance trop superficielle de la céramique des Yuan, je me garderai bien de me prononcer au point de vue de la porcelaine elle-même et de son décor. Mais l'inscription prête à quelques remarques.

En premier lieu, s'il est exact qu'on n'a guère de porcelaines marquées de *nien-hao* antérieurs aux Ming, il se trouve que précisément au XIV^e siècle, sous le dernier empereur de la dynastie mongole, des *nien-hao* apparaissent sur des cloisonnés, sur une coupe d'argent; il ne serait pas impossible que, dans des conditions particulières, on en eût indiqué sur des porcelaines. Et il s'agirait ici de conditions particulières, aux termes mêmes de l'inscription gravée au fond du plat.

M. Hetherington a traduit cette inscription par «Made by Chiang Ch'i in the first year of Chih Chêng (i. e. A.D. 1341), example copy number 109». Son commentaire montre que «Chiang Ch'i», soit pour nous Tsiang K'i, est selon lui le nom du potier qui a fabriqué la pièce; mais dans ces conditions il ne peut être question d'un Tsiang K'i d'une époque postérieure aux Mongols qui aurait imité et signé de son nom une pièce de l'époque mongole ou considérée comme telle; la construction de l'inscription chinoise s'y oppose absolument. D'autre part, le mot 倣 *fang* signifie bien «imiter», mais implique que Tsiang K'i, potier de 1341, ait imité un modèle antérieur. Enfin le numéro final est un numéro de série qui se rapporterait à une suite de pièces dont il ne serait d'ailleurs pas nécessaire que Tsiang K'i fût le seul auteur. La traduction littérale de l'inscription est donc: «La 1^{re} année *tche-tcheng* (1341), Tsiang K'i a imité. Numéro 109». Cette inscription n'a en soi rien d'impossible» 1).

Reste la personnalité de ce Tsiang K'i qui serait l'auteur de la

1) Je crois bien que le mot 零 *ling* en valeur de «zéro» s'employait dès le XIV^e siècle; je n'en ai cependant pas d'exemple présent à l'esprit.

pièce. M. Hetherington n'en a rien dit. Il est évident cependant qu'il s'agit du même Tsiang K'i, au nom écrit de la même façon, qui vivait bien à l'époque mongole et dont un court mémoire sur la céramique nous a été conservé par la *Description de la sous-préfecture de Feou-leang*; Bushell l'a traduit presque intégralement dans son *Oriental Ceramic Art*, pages 178—183¹⁾. Sur ce Tsiang K'i, je n'ai rencontré de renseignement nulle part ailleurs; nous sommes donc réduits aux indications qu'on peut tirer de son mémoire. Bushell a dit à plusieurs reprises, et M. Hobson a répété d'après lui, que le mémoire de Tsiang K'i avait été incorporé pour

1) 浮梁縣志 *Feou leang hien tche*, éd. de Tao-kouang, ch. 8, ff. 25—27. Je cite d'après l'exemplaire de la Bibl. Nat., Courant, *Catalogue*, n° 1649—1650; c'est de ce même exemplaire que s'est servi Bushell, comme il le dit lui-même p. 3; l'orthographe 蔣祁 Tsiang K'i que Bushell donne p. 662 ne peut donc être qu'une faute d'impression. Quoique M. Courant n'en dise rien, je signale que cet exemplaire du *Feou leang hien tche*, auquel d'ailleurs manque la table initiale, est sûrement incomplet, à la fin, d'un ou plusieurs chapitres; il serait désirable de s'en procurer un autre exemplaire pour voir en particulier si le ou les chapitres de morceaux littéraires contiendraient encore des indications intéressantes. En ce qui concerne le texte de Tsiang K'i, Bushell dit (p. 178) qu'il se trouve aussi dans le *Kiang si t'ong tche* et dans le *Jao tcheou fou tche*. Bushell nous avertit lui-même (p. 644) qu'il se sert de la recension du *Kiang si t'ong tche* parue en 1882; je ne l'ai pas actuellement à ma disposition, mais si, comme il est probable, le morceau s'y trouve bien, c'est une addition de cette recension, car la recension de 1683, que possède la Bibliothèque Nationale (Courant, *Catal.*, n° 1642—1648), ne le contient pas. Quant au *Jao tcheou fou tche*, j'ai consulté en vain un exemplaire complet de la même édition de 1872 à laquelle renvoie Bushell; il y a bien au ch. 3 une assez longue section sur la porcelaine, mais non pas le morceau de Tsiang K'i. Enfin, dans le *Feou leang hien tche*, le texte débute par 元蔣祈陶記略云... Bushell a compris: "Le *Mémoire abrégé sur la céramique (T'ao ki lio)* de Tsiang K'i des Yuan dit..." Ce n'est pas impossible, mais on pourrait comprendre également: "Le *Mémoire sur la céramique (T'ao ki)* de Tsiang K'i des Yuan dit en abrégé..." C'est là une formule usuelle quand on résume un texte au lieu de le citer intégralement; en ce cas, nous n'aurions pas le texte de Tsiang K'i au complet. Peut-être est-ce à raison de cette amphibologie et du titre légèrement boiteux que serait *T'ao ki lio* (on attendrait soit *T'ao ki*, soit *T'ao lio*) que le *King tò tchen t'ao lou*, qui ne paraît cependant pas avoir là d'autre source que le *Feou leang hien tche*, cite le petit mémoire de Tsiang K'i tantôt sous la forme [*T'ao*] *ki* (VII, 11 r°), tantôt sous celle de *T'ao lio* (VIII, 2 v°; X, 15 v°), mais non de *T'ao ki lio*.

la première fois dans une *Description de la sous-préfecture de Feou-leang* parue en 1322, et était passé de là dans toutes les recensions postérieures. Mais c'est là une simple hypothèse, et que rien ne garantit. Il est exact qu'une première recension de la *Description de la sous-préfecture de Feou-leang* (qui était alors en réalité une préfecture de second rang) avait été préparée en 1322 par 臧廷鳳 Tsang T'ing-fong, et qu'en 1325, alors que, semble-t-il, Tsang T'ing-fong était déjà mort, son œuvre, plus ou moins retouchée peut-être, fut publiée par les autorités ¹⁾. Mais du contenu de cette recension nous ne savons rien. Comme c'est la seule de ces recensions qui ait paru sous les Yuan et que le titre actuel du *Mémoire sur la céramique* spécifie que Tsiang K'i vivait sous les Yuan, Bushell en a conclu que ce *Mémoire* avait été incorporé à la recension de 1322—1325; rien n'est moins certain. Il y a eu une recension au début des Ming en 1379; il est au moins aussi vraisemblable que l'insertion du *Mémoire* de Tsiang K'i se soit produite à ce moment-là. La rédaction du *Mémoire* de Tsiang K'i peut donc se placer aussi bien au milieu qu'au début du XIV^e siècle; il n'y aurait de ce chef rien à objecter contre une date de 1341 pour une poterie due à Tsiang K'i.

1) Bushell, comme moi, n'a connu ces dates que par les anciennes préfaces reproduites en tête du *Feou leang hien tche* du XIX^e siècle. D'après le *Jao tcheou fou tche* de 1872 (ch. 26, f^o 22 r^o), Tsang T'ing-fong (l'orthographe Ts'ang de Bushell, *Or. Cer. Art.*, p. 178, est inexacte, de même que celle de "Ts'ang Ying-hsüan" suivie partout par M. Hobson pour Tsang Ying-süan, directeur de la manufacture de King-tö-tchen sous K'ang-hi) avait laissé une collection littéraire intitulée 梧岡文集 *Wou kang wen tsi*; elle ne nous est pas parvenue; je ne l'ai même pas trouvée mentionnée dans le 元史藝文志 *Yuan che yi wen tche* de Ts'ien Ta-hin, mais le titre a pu m'échapper au cours d'une recherche rapide. Dans la traduction partielle que M. Hobson donne à son tour du *Mémoire* de Tsiang K'i, "*huang liao*", *yellow stuff* (I, 160), est inexact; il semblerait en effet, d'après la transcription et la traduction, qu'il s'agit de 黃料 *houang-leao*, mais le texte original a 黃掉 *houang-tiao*, "déchet jaune", ce qui est d'ailleurs expliqué par la phrase suivante du *Mémoire*.

Mais Tsiang K'i était-il potier? Ce n'est pas invraisemblable. Tout son mémoire est d'un technicien, qui emploie toutes les désignations — souvent inintelligibles aux profanes — alors usuelles entre gens du métier. D'autre part les détails qu'il donne, le ton même de son *Mémoire* et sa conservation dans la *Description de la sous-préfecture de Feou-leang* montrent qu'il dut vivre à King-tō-tchen. S'il fut potier, ce fut là, et si le plat aux chauves-souris est authentique, c'est là qu'il a dû être fabriqué. Ce serait évidemment un hasard bien admirable que la seule porcelaine signée du temps des Yuan fût l'œuvre du seul potier de cette époque dont un hasard littéraire nous ait gardé le nom. Mais, autrement, le plat est un faux pur et simple, et tout récent. Il faudra alors admettre un faussaire assez ingénieux pour aller, sans s'en targuer, chercher le nom de Tsiang K'i dans des ouvrages chinois peu répandus. Même faux, le plat pose ainsi un problème curieux; il appartient à nos confrères de Londres de le résoudre.

XIV. — Le plus ingénieux, le plus actif, le plus érudit aussi des directeurs de la manufacture de King-tō-tchen sous la dynastie mandchoue fut 唐英 T'ang Ying; Bushell et M. Hobson ont déjà donné bien des détails sur lui et sur l'œuvre qu'il accomplit dans le second quart du XVIII^e siècle. Je n'ai pas à ma disposition l'«autobiographie» de T'ang Ying, à laquelle Bushell a emprunté certains des renseignements publiés dans son *Oriental Ceramic Art*. Mais j'ajouterai qu'une courte notice sur T'ang Ying est insérée au ch. 145, f^o 32, du *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*. On y voit que T'ang Ying, Chinois des bannières, avait pour *tseu* 俊公 Tsiun-kong, pour *hao* 叔子 Chou-tseu, et prit pour *hao* dans sa vieillesse l'appellation de 蝸寄老人 Koua-ki-lao-jen. En outre Bushell (p. 663) parlait d'une préface de «Li Chū-lai» dont il trouvait mention dans le *King tō tchen t'ao lou* et qui avait été

écrite pour une édition collective des œuvres de T'ang Ying. L'auteur de cette préface s'appelle de son vrai nom 李紱 Li Fou, *tseu* 巨來 Kiu-lai (1673—1750)¹⁾, et on la trouve en effet dans l'un de ses deux recueils littéraires, le 穆堂別集 *Mou t'ang pie tsi* (ch. 24, ff. 16—17). On y voit en particulier que le recueil des œuvres littéraires de T'ang Ying est intitulé 陶人心語 *T'ao jen sin yu* («Paroles du cœur du potier»), et qu'il y est constamment question de céramique. D'après la notice insérée au *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*, le *T'ao jen sin yu* est en 5 chapitres, plus 14 chapitres de supplément, plus 1 chapitre de morceaux additionnels. Il est vraisemblable que la préface de Li Fou, mort dès 1750, ne porte que sur le premier recueil en 5 chapitres. De toute façon, il y aurait intérêt à se procurer un exemplaire, le plus complet possible, du *T'ao jen sin yu*²⁾.

L'œuvre «littéraire» de T'ang Ying la plus connue des Européens est la série de notices dont il accompagna en 1743, par ordre de K'ien-long, un album de vingt planches relatant les diverses phases de la fabrication de la porcelaine; cet album appartenait aux collections du palais, et y fut remplacé quand T'ang Ying eut adjoint à chaque planche une notice explicative. Il ne semble pas que cet album ait été ensuite édité, comme ce fut le cas par exemple pour les séries d'agriculture et de sériciculture ou pour la série de la culture du coton. Toutefois, des copies manuscrites en ont dû alors être faites, car c'est à l'album complété par les notices de T'ang Ying que sont empruntées les planches mises en tête du *King tō tchen*

1) Ces dates sont celles du *Yi nien lou*, et elles sont confirmées par le ch. 24 du 碑傳集 *Pei tchouan tsi*; il faut donc corriger celles de 1674—1751 indiquées par Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1124.

2) Le *T'ao jen sin yu* est parfois cité dans le *King tō tchen t'ao lou*, en particulier ch. 8, f° 11. En dehors de l'édition princeps, le *T'ao jen sin yu* a été réédité en 6 ch. au 古柏堂 Kou-po-t'ang; un exemplaire de cette réédition se trouve à la Bibliothèque de Tientsin (cf. *T'ien tsin t'ou chou kouan chou mou*, ch. 27, f° 11 v°).

t'ao lou et qui ont été reproduites par Stanislas Julien¹⁾. Les notices des vingt planches se trouvent intégralement dans le *Feou leang hien tohe*, et Bushell les a traduites d'après cette source et commentées dans le ch. 15 (p. 420—462) de son *Oriental Ceramic Art*. Ces notices se trouvent aussi, mais abrégées, dans le premier chapitre du *T'ao chouo*, et l'auteur du *T'ao chouo*, Tchou Yen, a joint ses propres observations à chacune des notices ainsi abrégées; mais Bushell dans *Chinese Pottery and Porcelain* (en particulier p. 7), et Julien dans son *Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise* (par exemple p. 119) ont attribué à T'ang Ying des propos qui sont de Tchou Yen.

Malgré la traduction partielle de Julien et la double traduction de Bushell, ces notices de T'ang Ying n'ont pas toujours été bien comprises. C'est ainsi que M. Hobson (I, 113) invoque à propos de «*flame-like effects*», et d'après le *King tō tchen t'ao lou* (VIII, 13), un passage du «*T'ang chien kung t'ao yeh t'u shuo*» qu'il traduit comme suit: «*Men prize the Chün cups, tripods and incense burners with smoke and flame glaze (yen huan sé). Although only pottery, still they combine the unexpected colours produced by the blowing tube (t'o yo).*» M. Hobson ne paraît pas avoir vu que l'ouvrage

1) C'est ce qui est dit expressément à la fin des planches, où il est renvoyé au 陶冶圖說 *T'ao ye t'ou chouo* de 唐雋公 T'ang Tsien-kong; Tsien-kong n'est qu'une autre orthographe du tseu Tsiun-kong indiqué pour T'ang Ying par le *Kouo teh'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien*. La réédition du *King tō tchen t'ao lou* parue en 1891 écrit ici 陶冶圖說 *T'ao tche t'ou chouo*, encore que donnant *T'ao ye t'ou chouo* au ch. 3, t^o 13 r^o. On pourrait hésiter entre les deux formes. En effet *t'ao-ye* est bien une expression toute faite, mais où *t'ao* désigne le métier du potier, et *ye* celui du fondeur de métal; or les planches ne se rapportent qu'à la poterie; d'autre part, 冶 *ye* et 治 *tche* sont faciles à confondre (l'écrivain et mathématicien de l'époque mongole qu'on nomme généralement 李冶 Li Ye s'appelait en réalité 李治 Li Tche); mais si *t'ao-tche* pourrait se comprendre, l'expression n'est pas usuelle, et le *Feou leang hien tche* aussi bien que le *T'ao chcuo* (du moins dans l'édition du *Long wei pi chou*) écrivent toujours *T'ao ye t'ou chouo*; il faut donc s'y tenir, et admettre que *t'ao-ye* est pris ici dans le sens de *t'ao* seul.

cité n'était autre que le *T'ao ye t'ou chouo* de T'ang Ying, et que le passage se trouvait dans la notice de la 12^e planche. Stanislas Julien (*Histoire*, p. 162) a supprimé cette 12^e notice, mais voici comment Bushell (*Or. Cer. Art*, p. 444) en traduit la partie correspondant à la citation de M. Hobson (je reproduis en outre en italiques un membre de phrase précédent et un membre de phrase suivant qui font partie du même développement): «*The materials of the potter's art are derived from forests and streams, and ornamental themes are supplied by the same natural sources. The sacrificial wine-vessels, tsun and lei, are of equal importance; the censers, shaped like the ancient bronzes, yi and ting, emit flames of brilliant color. In addition to the ancient earthenware drums (wa fou), many kinds of musical pipes are now made, and the artistic skill of the color-brush perpetuates on porcelain clever works of genius.*»

Les deux traductions sont singulièrement divergentes, mais aucune ne répond vraiment ni au rythme ni au sens du texte original. Voici ce texte:

功、必藉夫埴埴、出自林泉。制、不越夫罇
罍、重均彝鼎。爐煙煥色、雖瓦缶亦參橐龠
之權。彩筆生花、卽窯瓷可驗文明之象。

La ponctuation que j'ai indiquée s'impose; il s'agit de quatre phrases rigoureusement parallèles deux à deux; cela suffit à exclure les «*Chün cups*» et les flammes émises par les brûle-parfums. Le sens est:

«Pour ouvrir, il faut partir du pétrissage de la terre; elle provient des forêts et des sources. Comme forme, on ne va pas au-delà des [vases] *tsouen* et *lei*; un cas égal est fait des [vases] *yi* et *ting*. La fumée [= *le feu*] des fours fait briller les teintes, et même de simple terre cuite a sa part de la puissance du soufflet. Le pinceau aux couleurs fait naître les fleurs, et la porcelaine peut rendre l'image de la civilisation.»

Il n'y a pas à chercher là l'indication d'un procédé technique particulier. T'ang Ying est un bon lettré, pour qui la fabrication de la porcelaine rentre dans l'ordre de l'univers. On doit donc partir de la nature. Mais la création et l'évolution du monde ont été de bonne heure comparés à l'œuvre du potier et du fondeur de métal. Les termes 陶鈞 *t'ao-kiun*, 陶冶 *t'ao-ye*, 陶鑄 *t'ao-tchou*, qui s'appliquent au propre à ces deux métiers, se rencontrent constamment dans un sens figuré et moral¹). L'expression même de 埴埴 *yen-tche*, «pétrir de la terre», est ainsi employée par Lao-tseu. Enfin, si le «soufflet» peut faire pendant ici à la «civilisation», c'est qu'il ne s'agit pas d'un «soufflet» quelconque; puisque l'évolution du monde est comparée à l'œuvre d'un potier ou d'un fondeur, il y faut un soufflet, et Lao-tseu compare en effet à un «soufflet» l'espace entre le ciel et la terre; c'est à la puissance de ce «soufflet» de l'univers que le soufflet du four fait participer jusqu'à la céramique.

XV. — Un certain nombre d'ouvrages chinois concernant la céramique ou parlant d'elles plus ou moins incidemment ont été indiqués et utilisés par Stanislas Julien, Bushell, M. Hobson, M. Hetherington. Deux seulement ont été traduits, le 景德鎮陶錄 *King tō tchen t'ao lou*, par Stanislas Julien²); le 陶說 *T'ao chouo*, par Bushell³); de tous les deux il reste pas mal à tirer en serrant

1) Cf. aussi Laufer, *Beginnings of Porcelain*, p. 161.

2) La traduction de Julien n'est que partielle et bouleverse l'ordre de l'original. Julien s'est servi de l'édition de 1815, dont un exemplaire est à la Bibliothèque Nationale (Courant, *Catalogue*, 5568). Mes citations se réfèrent à une réédition de 1891, gravée à Peking, planches au 書業堂 Chou-ye-t'ang; cette réédition de 1891 est elle-même basée sur une première réédition parue en 1870 avec préface de 王廷鑑 Wang T'ing-kien. La réédition de 1891 est parfois fautive.

3) Bushell ne dit pas clairement de quelle édition il s'est servi pour sa traduction. Le *T'ao chouo* a dû paraître en 1774; la postface de 1787 peut avoir été ajoutée après coup et ne suppose pas nécessairement, contrairement à ce qu'a cru Bushell, une nouvelle

le texte de plus près; et il s'en faut aussi qu'on ait épuisé les indications du *Fecu leang hien tche* par exemple ou même de la section de la porcelaine dans le *T'ou chou tsi tch'eng*¹⁾. Je ne connais ni le 景德窯 *King tö yao* manuscrit que cite M. Hobson (I, xxvii), ni le 瓦字典 *Wa tseu tien* de circa 1780 utilisé par M. Hetherington (p. 133, 135, 155). Mais il est quelques autres traités concernant la céramique que je voudrais au moins énumérer ici:

1° 窰器說 *Yao k'i chouo*, «Discours sur les poteries», par 程哲 *Tch'eng Tchö*, 1 ch.; est dans le 昭代叢書 *Tchao tai ts'ong chou*.

2° 景鎮瓷器燒花法略 *King tchen ts'eu k'i chao houa fa lio* (sur les procédés de fabrication de King-tö-tchen), par 蔡慕陶 *Ts'ai Mou-t'ao*, 1 ch.; est dans le 格致彙編 *Ko tche houei pien*. Le *ming* de «Mou-t'ao», «Qui aime la céramique», fait l'effet d'un pseudonyme.

3° 飲流齋說瓷 *Yin lieou tchai chouo ts'eu*, par 許之衡 *Hiu Tche-heng*, *tseu* 守白 *Cheou-po*, de Canton. C'est un traité en 1 ch. sur la porcelaine, relativement détaillé, qui occupe 76 folios dans le 6° *tsi* du *Mei chou ts'ong chou heou tsi* (後集).

4° 瓷世界 *Ts'eu che kiai*, «Le monde de la porcelaine», par 陳孝威 *Tch'en Hiao-wei* de 江浦 *Kiang-p'ou*; sa préface est

édition gravée cette année-là. En 1794, le *T'ao chouo*, mais sans plusieurs des préfaces, fut incorporé au *Long wei pi chou*; c'est là que Julien l'a connu. Il y a eu depuis lors d'autres éditions, dont une dans le premier *tsi* du 翠琅玕館叢書 *Ts'ouei lang kan kouan ts'ong chou*, et une édition indépendante parue en caractères mobiles en 1914; c'est cette dernière que je cite, sauf indication contraire. Enfin le *T'ao chouo* se retrouve dans le 7° *tsi* du 美術叢書 *Mei chou ts'ong chou*. Dès 1782 avait paru une réédition avec préface de 薛肇燾 *Sie Tchao-houang*, que je connais pour l'avoir vue au Musée Rumyantov de Moscou; cette édition ne paraît avoir été à la base d'aucune des rééditions suivantes, car aucune, à ma connaissance, ne reproduit cette préface de 1782.

1) Les "discussions" sur les diverses sortes d'anciennes porcelaines, tirées du 遵生八牋 *Tsouen cheng pa tsien* et reproduites dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, *K'ao-kong-tien*, ch. 248, ff. 1—5, mériteraient peut-être une traduction intégrale.

de 1906. Ce travail en 1 *pen* est le seul de l'auteur que j'aie vu. Mais il forme le 7^e ouvrage du **寂園志** *Tsi yuan tche* qui, d'après la préface du *Ts'eu che kiai*, devait en comprendre onze; un au moins devait avoir paru avant le *Ts'eu che kiai*, à savoir le **鉢庵憶語** *Po ngan yi yu*. Les onze ouvrages devaient être des recueils de notes sur la céramique.

5^o **陽羨茗壺系** *Yang sien ming hou hi*, par **周高起** Tcheou Kao-k'i des Ming. Bushell avait déjà parlé de cet ouvrage consacré aux théières de Yi-hing, et M. Hobson (I, 174) exprime le regret de n'avoir jamais pu le consulter. Il est en réalité accessible, sinon en édition indépendante, du moins dans deux collections de textes, le **粟香齋叢書** *Sou hiang tchai ts'ong chou* et le **常州先哲遺書** *Tch'ang tcheou sien tchō yi chou*.

6^o **陽羨名陶錄** *Yang sien ming t'ao lou*, en 2 ch. C'est une autre œuvre consacrée à la céramique de Yi-hing, Elle est dûe à un écrivain fort connu, **吳騫** Wou K'ien (1733—1813), qui l'a publiée en 1786, et se trouve dans plusieurs collections de textes: *Tchao tai ts'ong chou*, **榆園叢書** *Yu yuan ts'ong chou*, **拜經樓叢書** *Pai king leou ts'ong chou*.

J'ai parcouru jadis ces ouvrages, sauf le second, mais ne les ai pas repris en rédigeant les présentes notes. Si je les mentionne ici, c'est donc surtout afin d'attirer sur eux l'attention de nos confrères spécialement versés dans l'étude de la céramique chinoise.

XVI. — M. Hetherington (p. 152) a adopté l'orthographe **白墩子** *pai-touen-tseu* au lieu de **白瓜子** *pai-touen-tseu* qu'on employait généralement, et il est en cela d'accord avec M. Laufer (*Beginnings of Porcelain*, p. 118—119) pour qui **𠂇**, prononcé *ngo* dans la langue classique, n'est employé dans *pai-touen-tseu* et *lu touen* que comme «an easy and convenient abbreviation for *tun 墩*, which means, as Giles rightly says, a square block of stone».

Ceci est vrai en gros, mais en gros seulement. Le mot 墩 *touen* dont parle M. Laufer est *touēn*, au *p'ing-cheng*. Les auteurs chinois qui ont écrit sur la porcelaine et les dictionnaires indigènes récents emploient au contraire 丌 en spécifiant qu'il s'agit de la notation d'un mot dialectal, qui se lit au *chang-cheng*, donc *touèn*; et le dialecte cantonais par exemple a en effet les deux mots *touēn*, « monticule », et *touèn*, « bloc ». On peut naturellement les écrire tous deux avec le même caractère, mais dans le second cas c'est une orthographe purement phonétique pour un mot qui n'est pas de vraie langue écrite. Dans le parler pékinois, le mot *touèn*, « bloc », paraît être passé à *touēn*, et le dictionnaire de Giles, en orthographiant toujours 墩 *touen* selon l'usage pékinois, ne se soucie pas de marquer la différence d'origine correspondant aux deux acceptions; d'ailleurs son orthographe est très admissible puisque vers 1600 on trouve déjà par exemple 坐墩 *tso-touen*, 藤墩 *t'eng-touen* dans le *K'ao p'an yu che* (éd. du *Long wei pi chou*, ch. 4, f° 2 r⁰), où 墩 a le même sens que dans l'actuel 凉墩 *leang-touen*. Il n'en reste pas moins que les dictionnaires de la langue écrite classique ignorent pour 墩 *touēn* les sens correspondant au *touèn* des dialectes méridionaux. Dans ces conditions, je ne vois pas de raison pour proscrire l'orthographe 白丌子 *pai-touen-tseu* aujourd'hui presque consacrée en Chine¹⁾.

XVII. — M. Hobson a inséré (I, 214—227) une utile série de marques rencontrées sur de la céramique chinoise, et qui ajoute aux indications similaires données antérieurement par Bushell. Je voudrais cependant préciser un point. Beaucoup de ces marques

1) J'écrirais de même 均 *kiun* pour le nom du *kiun-yao*, de préférence au 鈞 *kiun* adopté par M. Hetherington (p. 150); celui-ci n'a rien d'incorrect, mais pratiquement on ne l'emploie pas.

mentionnent des «hall marks»¹⁾ ou «studio names». M. Hobson, à la suite de Bushell, dit que ces «noms de pavillons» peuvent être tantôt celui de l'atelier où la pièce a été faite, tantôt celui du pavillon auquel elle est destinée, etc. Et M. Hobson cite cet exemple: «林玉堂製 *Lin yü t'ang chih* may mean «made in the Abundant-Jade Hall», or «for» the same, or by a man whose studio name was *Lin-yü t'ang.*» Eh bien, non; ces trois traductions ne sont pas toutes également vraisemblables. *Lin-yü-t'ang-tche* ne signifie en principe que «Le Lin-yü-t'ang a fabriqué», étant entendu que le nom du bâtiment peut également désigner son possesseur; mais la construction chinoise ne permet guère de comprendre «Fabriqué pour le Lin-yü-t'ang». Bushell et M. Hobson paraissent avoir été frappés par la présence de marques comme 大雅齋 *Ta-ya-tchai* sur des pièces fabriquées spécialement pour le pavillon *Ta-ya-tchai* sur l'ordre de l'impératrice douairière *Ts'eu-hi*. Mais le cas est différent, puisque le nom du *Ta-ya-tchai* n'est pas suivi du mot 製 *tche*, «a fabriqué». Par suite, les «made for» des pages 166—167 sont selon moi à remplacer par des «made by», et la même correction est à apporter dans la traduction de quelques marques des listes de Bushell.

Les marques ne sont pas toujours d'une lecture facile; je crois pourtant qu'une ou deux corrections s'imposent:

1^o (I, 221, 1^{re} col.): «*Wang shih ch'ih ming*». Le marque est nettement 王氏壽明 *Wang che cheou ming*, M^r Wang Cheou-ming.

2^o (I, 222, 1^{re} col.): 明遠 *Ming-yuan*, «a late Ming potter at *Yi-hsing*», et 陳鳴遠製, «made by *Ch'ên Ming-yuan*», de *Yi-*

1) L'emploi du mot 堂 *t'ang* à la fin de désignations de cette nature n'implique pas nécessairement un 堂名 *t'ang-ming* ou «family hall name» au sens où M. Hobson l'entend à la suite de M. H. Giles. La valeur et le rôle du *t'ang-ming* ainsi entendu me paraissent d'ailleurs avoir été singulièrement grandis. En tout cas, beaucoup de noms de *t'ang* sont individuels, et souvent temporaires.

hing. Ici il ne s'agit pas de corriger lecture et interprétation qui sont justes, mais d'ajouter un renseignement. Le *Yang sien ming t'ao lou* de Wou K'ien, publié en 1786 (ch. 1, f^o 11 r^o de l'édition du *Pai king leou ts'ong chou*), nomme 陳遠 Tch'en Yuan, tseu 鳴遠 Ming-yuan, hao 鶴峯 Hao-fong et 壺隱 Hou-yin¹), célèbre potier de Yi-hing au milieu du XVII^e siècle; et il renvoie à son sujet à la *Description de la sous-préfecture de Yi-hing (Yi hing hien tche)*. Il me paraît évident que c'est là le Tch'en Ming-yuan de la seconde marque reproduite par M. Hobson. Quant au Ming-yuan, que M. Hobson fait vivre à la fin des Ming, c'est-à-dire sensiblement à la même date où Wou K'ien place Tch'en Ming-yuan, je me demande s'il ne s'agit pas dans les deux cas d'un même individu. Bien des tseu (« appellations ») se sont orthographiés de façons différentes, et 明 ming et 鳴 ming sont absolument homophones, le ton y compris; la variante d'orthographe, même en admettant qu'il s'agisse d'un même individu, est donc admissible, et sans qu'elle entraîne l'hypothèse, dans l'un des cas, d'une falsification.

3^o (I, 223, col. 2); 福藩製造 « *Fu fan chih tsao* = made on the borders of Fukien », et M. Hobson renvoie à II, 108, où il songe à attribuer cette pièce des « frontières » soit à la préfecture de Chao-wou dans le Nord de la province, soit même à Wou-tcheou qui est au Tchö-kiang, mais dans la région contigüe au Foukien. Cette dernière hypothèse serait de toute manière inadmissible; un Chinois désignerait un lieu du Tchö-kiang par le Tchö-kiang, et non par le nom d'une autre province. Mais surtout il ne s'agit aucunement de « frontières ». De même que 晉藩 Tsin-fan, 秦藩 Ts'in-fan, 肅藩 Sou-fan signifient, sous les Ming, les « princes apanagés » de Tsin (= Chan-si, à T'ai-yuan), de Ts'in (= Chàn-si, à Si-ngan), de Sou (= Kan-sou,

1) Ce même surnom avait été pris un demi-siècle plus tôt par un autre potier; cf. Hobson, II, 64.

à Sou-tcheou), 福藩 Fou-fan ne peut être que le « prince apanagé de Fou ». Deux princes seulement ont porté ce titre (*Ming che*, ch. 120, f^o 4): 1^o 朱常洵 Tchou Teh'ang-siun, 3^e fils de Wan-li; il fut nommé prince de Fou en 1601, et tué en 1640, à peu de distance de son palais de Lo-yang au Ho-nan, par les rebelles de 李自成 Li Tseu-tch'eng. 2^o 朱由崧 Tchou Yeou-song, fils de Tchou Teh'ang-siun; il fut nommé prince de Fou en 1643, puis, après la chute de Pékin et la mort de Tch'ong-tcheng en 1644, il fut proclamé empereur à Nankin, et pris et tué au bout de peu de temps. Mais, alors que les apanages des princes de Tsin, Ts'in et Sou remontaient aux premiers temps des Ming et répondaient à un établissement réel dans ces provinces, les princes de Fou, nommés à la fin de la dynastie, ne paraissent jamais avoir rien eu à voir avec Fou-tcheou ou le Fou-kien. C'est au Honan que Tchou Teh'ang-siun vécut pendant près de quarante ans. Comme son fils fut « prince de Fou » à peine plus d'un an, il est presque sûr que c'est à Tchou Teh'ang-siun que se rapporte l'inscription reproduite par M. Hobson. Tchou Teh'ang-siun était d'ailleurs un seigneur somptueux, dont le palais regorgeait de richesses. Le vase en question a été fabriqué pour lui, en un endroit indéterminé qu'il n'y a aucune raison de chercher au Fou-kien¹).

XVIII. — La connaissance de la céramique chinoise antérieure aux Ming a progressé d'une manière surprenante en ces dernières années; il n'en reste pas moins beaucoup à faire. J'ai parlé ici

1) J'ai dit: fabriqué "pour" lui; or, d'après l'opinion que j'ai exprimée plus haut, l'inscription devrait signifier "fabriqué par le prince apanagé de Fou". Si la pièce a été fabriquée par exemple à King-tö-tchen, j'avoue qu'il y a là une anomalie de construction que je ne m'explique pas. Mais le prince de Fou a très bien pu posséder au Ho-nan une manufacture à lui, dont les produits étaient par suite susceptibles, en chinois, d'être dits fabriqués par lui, de même que toutes les éditions gravées aux frais et sur l'ordre des princes apanagés de Tsin ou de Ts'in sont dites, en chinois, gravées par eux.

presque uniquement des sources littéraires, et il y faudrait ajouter le dépouillement d'un grand nombre de 志書 *tche-chou*, c'est-à-dire de *Descriptions* locales. Mais ces sources sont en l'espèce secondaires; les monuments eux-mêmes importent bien plus. Or, pour l'époque la plus ancienne, et sauf quelques débris provenant de la capitale des Yin, on ne connaît guère que la poterie commune, qu'elle soit d'usage populaire ou funéraire. C'est aussi par les tombeaux que nous atteignons surtout la céramique des âges postérieurs, jusqu'aux Song y compris. Mais on peut espérer que, dans les ruines d'anciens établissements, des fouilles systématiques rendront autre chose. Surtout, nous avons besoin d'être fixés sur les conditions matérielles des trouvailles. A ce point de vue, les recherches poursuivies par les Japonais au Japon et en Corée, par les membres de l'Ecole française d'Extrême-Orient à *Đai-la* près Hanoi, par Sir Aurel Stein à *Karakhoto* fournissent d'utiles points de repère. Mais, pour déterminer les lieux de fabrication, rien ne vaut l'étude des pièces manquées et des débris restés auprès des anciens fours. On possède en Amérique et en Angleterre des «wasters» recueillis sur les lieux mêmes de fabrication à 定州 *Ting-tcheou* et à 龍泉 *Long-ts'üan*; l'importateur connu M. Loo (盧煥文 *Lou Houan-wen*) en a reçu il y a quelques mois qui proviendraient des anciens fours de 永和 *Yong-houo* à 吉安 *Ki-ngan* dans le *Kiang-si*¹⁾. M. Lo Tchen-yu, au folio 22 de son *Wou che je mong hen lou*, a reproduit de son côté, sur les lieux où on trouve ordinairement telle ou telle catégorie d'antiquités, les indications que lui avait fournies en 1914, à *Tchang-tö* du *Honan*, un certain 李 *Li*; voici celles qui concernent la céramique: «Les oreillers de céramique (磁枕 *ts'eu-tchen*) proviennent d'anciens fours juste à l'Est de 顏家莊 *Yen-kia-tchouang*,

1) La note accompagnant l'envoi précisait bien ainsi (江西省吉安府吉安縣永和街永和窑).

qui est au-delà du Faubourg Nord (北關 Pei-kouan) de Tchang-tö¹⁾. Les personnages de céramique (磁人 *ts'eu-jen*), chevaux de céramique (*ts'eu-ma*), chiens de céramique (*ts'eu-keou*), qui sont petits, n'ayant qu'un pouce à peine, proviennent du Four de la famille Wang (王家窰 Wang-kia-yao), à 60 li à l'Ouest de Tchang-tö. [Note de l'auteur: Dans les deux (emplacements de) fours, on trouve (les objets) en fouillant le sol. Ce sont d'anciens fours des Song et des Yuan.] Les jarres à vin en céramique des Song¹ et des Yuan qui sont à décor noir sur fond blanc (宋元磁酒甕白地黑花者) proviennent de 陽城 Yang-tch'eng au Chan-si...²⁾ Nous irions moins à tâtons dans nos enquêtes s'il y avait en Chine beaucoup d'archéologues aussi consciencieux et précis que M. Lo Tcheu-yu³⁾.

1) Sur ces oreillers, cf. Hobson, I, 105, mais tout le paragraphe concernant la croyance à l'influence favorable d'"oreillers de porcelaine" sur la vue, pris de Bushell, *Chin. Pottery and Porcelain*, p. 122, est à supprimer. Cette croyance, aussi bien dans le 考槃餘事 *K'ao p'an yu che* de 屠隆 T'ou Long (docteur de 1577; je cite d'après l'édition du *Long wei pi chou*, IV, 3 r°) que dans le 豐寧傳 *Fong ning tchouan* (qui m'est d'ailleurs inconnu et pourrait bien être une œuvre d'imagination sans caractère historique), s'applique non à des oreillers de porcelaine, mais à des oreillers faits de pierre d'aimant ou dans lesquels on a inséré un morceau de pierre d'aimant, 磁石 *ts'eu-che*. T'ou Long vient de parler des oreillers de céramique; il ajoute: "Il y en a aussi en pierre d'aimant" (Bushell a mal compris la construction de cette phrase) et finit en mentionnant les oreillers en marbre de Ta-li (大理石 *ta-li-che*). Malgré l'orthographe 礬石 *ts'eu-che* substituée à 磁石 *ts'eu-che* par le compilateur du *T'ao chouo*, ses deux citations sont hors de propos; d'ailleurs *ts'eu-che*, de quelque façon qu'on l'écrive, ne signifie pas "porcelaine". La croyance que la pierre d'aimant éclaircit la vue se retrouve dans d'autres textes; cf. de Mély, *Les lapidaires chinois*, p. 107: "[Cette pierre]... éclaircit la vue..."

2) Il s'agit de la sous-préfecture de Yang-tch'eng, préfecture de 澤州府 Tsö-tcheou-fou, dans le Sud-Est de la province du Chan-si; il y aurait lieu de se reporter aux *Descriptions* locales pour voir si d'anciens centres céramiques y sont signalés.

3) J'indiquerai encore quelques rectifications, d'ordre historique et philologique, à l'ouvrage de M. Hobson: — T. I, p. 6: La tradition qui fait rapporter la grenade par Tchang K'ien est tardive et sans valeur. — *Ibid.*: L'introduction du bouddhisme en Chine en 67 A.D. et toute l'histoire du rêve de Ming-ti sont une pure légende. — P. 61: "Finely levigated clay is the rule". Le texte a 澄泥爲範; le dernier mot, *fan*, a souvent le sens figuré de "modèle", "règle", mais me semble devoir être pris ici dans

son sens propre: "On faisait le corps des vases avec de l'argile fine déposée par décantage"; le vrai sens de *fan* est "moule"; ici il désigne, à mon sens, le corps du vase non décoré, par opposition à la couverte dont il est ensuite question. — P. 75: L'histoire n'est pas traduite correctement. Il n'est pas question d'un "pattern of sea waves of *Tung ch'ing* colour", mais d'un "gerfaut" (海東青 *hai-tong-ts'ing*). — P. 144: Les Massagètes du V^e siècle de notre ère en Afghanistan sont une malheureuse invention de Bushell (*Chin. Pott. and Porc.*, p. 100); elle constitue un anachronisme de pas mal de siècles, sans compter que les Massagètes n'ont jamais, pour autant qu'on sache, occupé l'Afghanistan; les Grands Yue-tche sont les Indoscythes. J'y insiste, car l'erreur de Bushell vient d'être répétée par M. Rücker-Emden, *Chines. Frühkeramik*, p. 50. — T. II, p. 122: M. Hobson n'écrirait sans doute plus la phrase et la note relatives à Lang Che-ning; il est bien connu aujourd'hui que c'est là le nom chinois du frère Castiglione (1688—1766), arrivé en Chine en 1715, et qui vécut toujours à la Cour (cf. *T'oung Pao*, 1920/1921, 186—189; 1922, 347—348); ses dates et les circonstances de sa vie excluent d'ailleurs qu'il ait pu donner son nom aux porcelaines 郎窑 *lang-yao* de King-tö-tchen. A défaut de Lang T'ing-tso, on peut songer à quelque potier ou fonctionnaire local inconnu de nom de famille Lang; des gens de la famille Lang ont été dans la région et y pouvaient laisser des descendants; c'est ainsi qu'au début des Ming un certain 郎敏 Lang Min avait été préfet de Jao-tcheou (cf. *Ming che*, ch. 140, f° 4 r°).